

L'abattoir de Saint-Louis trônait derrière la campagne l'évêque dans la partie sud de cet ancien hameau où le roi Louis IX dormit en août 1248.

À l'arrière de l'édifice sur l'esplanade se situait le marché aux bovins. Tous les éleveurs des environs de Marseille venaient y vendre leurs animaux. Les différents bouchers, restaurateurs et même certains particuliers achetaient les bêtes sur pied puis elles étaient conduites à la mort par le bien nommé chemin des bestiaux.

Bertrand Rambert travaillait à l'abattoir depuis maintenant quinze ans. À dix-huit ans, il avait rejoint le général de Gaulle en 1940, car il ne pouvait supporter de voir son pays envahi par une force étrangère. De Marseille, il s'était embarqué pour

l'Algérie, avait traversé le Maroc pour enfin prendre un bateau vers Londres. En 1941 il retourna dans le Maghreb au sein de la colonne Leclerc puis intégra la deuxième division blindée en 1943 et finit la guerre le quatre mai 1945 au Berg Hof la résidence d'été d'Hitler.

De là, il passa deux ans en Sarre, dans le sud de l'Allemagne avant de quitter l'armée et de revenir à Marseille. Sans emploi, il accepta une place au sein des abattoirs de Saint Louis au poste d'assommeur, soit celui qui estourbissait les bestiaux avant leur mise à mort définitive par saignement.

L'appellation d'assommeur était un euphémisme, car à l'origine, il se servait d'un merlin anglais pour fracasser le crâne des animaux. Ce ne fut qu'en 1950 qu'on lui

donna un pistolet d'abattage. Le sien était dit à projectile captif perforant. En fait c'était un tube qui enchâssait une pointe retenue par un ressort puissant. L'animal était conduit vers le piège de tuerie, un couloir grillagé puis deux portes coulissantes bloquaient sa tête au niveau du cou.

Rambert en était ce matin à son vingtième bœuf. Il inséra une cartouche à blanc dans son tube, arma puis appuya fortement le canon sur le crane de l'animal. Une sécurité faisait que si l'arme n'était pas au contact d'une surface dure, la détonation ne se faisait pas. Il tenait le pistolet d'abattage à deux mains, inséra la poignée qui servait de gâchette et s'apprêta à faire feu quand il s'effondra, une lame de boucher plantée entre ses deux omoplates.

Le 26 août 1962 à la maternité de l'Estaque, le commissaire César Montagni faisait les cent pas aux côtés de son beau-fils Guy Lemeunier. Sa fille Maryse était en train de donner naissance à son troisième enfant.

Déjà parents de deux garçons, Guy et Maryse espéraient que cette fois-ci ils auraient une fille. César, même s'il prétendait que cela ne lui importait pas, aimerait bien lui aussi faire sauter sur ses genoux une petite princesse. Léontine l'épouse de César était restée chez sa fille pour garder les deux garçons. Elle était certaine que ce serait encore un garçon, car le ventre de Maryse était rond.

Elle savait ce que disait le dicton : ventre rond sexe bâton, ventre pointu, sexe fendu. Cela ne l'empêchait pas de prier pour qu'elle se trompe, car elle aussi rêvait d'habiller un bébé avec des robes et de lui coiffer ses cheveux blonds comme elle l'avait fait avec sa fille.

Les deux hommes attendaient depuis plusieurs heures et décidèrent d'un commun accord d'aller fumer une cigarette à l'extérieur de la clinique. Ils empruntèrent le couloir quand la sage-femme les rattrapa.

- Monsieur Lemeunier ?

- Oui ?

- Félicitation monsieur, c'est un beau garçon de quatre kilos.

César félicita Guy et ils dirent d'une même voix :

- On peut voir l'enfant ?

- Seul le père peut rentrer ; dit la sage-femme.

- Le père de l'enfant ou le père de la mère ? demanda César.

- Très drôle. Bon, allez-y, mais je ne vous accorde que cinq minutes.

Ils entrèrent dans la chambre où Maryse se reposait et l'embrassèrent. Le bébé lui était à la pouponnière. Au bout de cinq minutes, ils allèrent donc voir le petit garçon à travers une vitre.

- Et comment se prénomme ce magnifique bébé ? demanda une infirmière.

- Alain.

Il était cinq heures du matin quand César raccompagna Guy chez lui. Ils annoncèrent la bonne nouvelle à Léontine qui leur fit un café bien serré. César trempa ses lèvres dans la tasse fumante quand quelqu'un sonna à la porte.

- Qui cela peut bien être à cette heure-ci ? demanda Guy.

- Je parie que c'est ton boulot, dit Léontine en regardant César.

Guy regardait par le judas de la porte quand quelqu'un s'exclama.

- Monsieur Lemeunier ? Je suis l'inspecteur Baptisti, est-ce que le commissaire Montagni est ici ?

Guy ouvrit la porte. Et reconnu l'adjoint de César.

- Je suis allé chez le commissaire à Notre Dame Limite et il n'y était pas. Savez-vous où il peut être ?

- Entrez, inspecteur. Il est ici. Vous voulez un café ?

- Volontiers monsieur.

- Appelez-moi Guy.

- Alors, appelle-moi Sauveur.

- Sauveur ? Tu es corse ?

- Oui, je suis né à Ajaccio. Et toi, tu es marseillais ?

- Non, je suis bordelais.

- Que fait un bordelais à Marseille ?

- J'étais dans la marine. Tu connais le dicton, une femme dans chaque port et un porc dans chaque homme. Plus sérieusement, quand j'ai quitté l'armée, j'ai fait la connaissance du commissaire par le biais de mes parents.

- Et tu as craqué pour la petite Maryse. Je te comprends.

Baptisti entra dans la cuisine et vit que Léontine était là aussi.

- Bonjour commissaire, bonjour madame Montagni, je suis désolé de vous déranger en famille. Je vois que votre fille n'est pas là. Elle a eu son bébé ?

- Oui, c'est encore un garçon. Un beau bébé de quatre kilos.

- Félicitation Guy. Ça vous fait donc trois garçons. La prochaine fois ce sera sûrement une fille.

- J'espère qu'il n'y aura pas de prochaine fois, dit Léontine. Ma fille n'est pas une vache laitière. Guy, il va falloir que tu apprennes la technique du charbonnier.

- Et c'est quoi la technique du charbonnier ?

- Le charbonnier vide son sac à l'extérieur de la maison.

Baptisti et César qui étaient en train de boire une gorgée de café s'étranglèrent et renversèrent quelques gouttes.

- J'ai compris l'allusion, dit Guy.

- Ce n'est pas qu'une allusion, trois enfants, ça suffit. Il faut les élever.

Un malaise s'installa quand Baptisti rompit le silence.

- On a une affaire horrible qui nous tombe dessus, monsieur le commissaire. Je suis désolé, mais on nous attend aux abattoirs.

- Ok, on y va. Je ramène Léontine à la maison. Baptisti tu me suis, je laisserai ma voiture et tu nous conduiras à Saint Louis?

- Pas de soucis.

Au bout d'un quart d'heure, César et Aimé montèrent dans la traction noire du commissariat.

- Alors qu'est-ce que nous avons ?

- Un des employés de l'abattoir a été retrouvé ce matin en morceaux.

- En morceaux ?

- Oui, il a été désossé comme un bœuf. Vous comprenez pourquoi je n'ai pas voulu m'étaler devant votre dame.

- On arrive. Tu as mis sur le coup l'identité judiciaire ?

- Oui, ils doivent déjà être là.

Ils entrèrent par l'accès principal des abattoirs où se situait la tour de l'horloge. En pierre calcaire de Cassis, le bâtiment était surmonté d'une tour à plusieurs étages. D'abord droit, le premier étage carré comportait une fenêtre à volets en bois puis s'évasait en un parallélépipède plus volumineux abritant l'horloge pour enfin se terminer en un clocher posé sur une pyramide de tuiles en ardoise. Le tout se voulait certainement ressembler à un donjon anachronique entouré des toitures en tuiles rouges typiques de la Provence.

- Quelqu'un a-t-il interrogé le concierge ? demanda Montagni.

- Pas encore. On a bloqué le gardien de nuit avant qu'il ne rentre chez lui. Il a râlé et nous a traités de tous les noms.

Ils se garèrent devant le bâtiment principal, traversèrent les enclos où beuglaient les bœufs et arrivèrent sur le lieu de l'abattage. L'identité judiciaire était déjà là et les flashes des photographes éclairaient la scène du crime.

Au sol s'étalait une flaque de sang dans laquelle baignaient des morceaux de ce qui avait été un homme.

- Bordel quel est le taré qui a pu faire ceci ? demanda Montagni.

- Tu sais César, rien ne prouve que nous ayons affaire à un fou ; répondit le docteur Lopez, médecin légiste.

- Que peux-tu me dire ?

- La victime est un homme bien qu'il nous manque la preuve de cela.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- On a quasiment tous les morceaux, mais pas son sexe.

- Tu penses qu'il s'agit d'un crime à consonance sexuelle ?

- Je t'ai déjà dit, César que je ne suis pas policier. Je te livre des données brutes. Donc c'est un homme, d'environ quarante ans. D'après la taille du fémur, je dirais qu'il mesurait un mètre soixante-quinze.

- On ne connaît pas son nom ?

- Oui César, mais il est méconnaissable. Il va falloir utiliser les vieilles méthodes pour l'identifier formellement. Ses mains ont disparu également et ses dents ont été fracassées.

- C'est quand même bizarre. L'assassin devait bien savoir que nous aurions l'identité du mort.

- Là, le médecin que je suis peut te dire que si le meurtrier n'a pas voulu masquer l'identité du macchabée, c'est que nous avons affaire à quelqu'un qui était très en colère. Sa volonté était certainement de réduire sa victime en un tas de viande. Il lui nie son état d'être humain. En le découpant, il transforme un homme en animal. Le lieu s'y prête.

- Tu dirais que c'est une vengeance ?

- Je dis que nous avons un crime hors du commun et que je préfère être à ma place qu'à la tienne. Je vais faire l'autopsie et tu auras mon rapport.

César se retourna vers Baptisti.

- Alors qui est le mort ?

- Bertrand Rambert, quarante ans, habitant route nationale de Saint Louis. Célibataire, inconnu de nos services. Il a été embauché aux abattoirs en 1947 à ce poste. Son chef d'équipe assure que c'était un bon employé et qu'il n'a jamais eu de problèmes.

- À quelle heure a-t-il pris son service ?

- À quatre heures du matin. Le corps a été trouvé à cinq heures.

- Et le veilleur de nuit, a-t-il vu quelqu'un d'étranger entrer dans les abattoirs ?

- Je vous l'ai dit, c'est un râleur. Il dit qu'il ne parle pas à la police. Je ne peux même pas répéter tout ce qu'il m'a dit.

- Fais-le venir.

- Vous voulez qu'il voie la scène du crime.

- Exactement.

Baptisti alla chercher le gardien de nuit. Il fut obligé de le faire venir, encadré par deux agents. En arrivant, Edmond Seyrand hurlait.

- Je vous ai dit que je ne vous parlerais pas. Je déteste la police. Vous êtes des salopards à la solde de ce connard de De Gaulle et de son gouvernement fasciste. Je suis communiste et j'ai fait partie de la résistance en 1944. J'ai combattu les boches alors vous ne me faites pas peur.

Quand il vit la scène qui s'étalait devant lui, il fut d'abord tétanisé par l'horreur puis

au bout de quelques secondes se retourna et dégueula.

- Espèces d'enfoirés, vous croyez qu'en me montrant ça je vais vous dire quelque chose ? Je vous emmerde. La police a collaboré avec les nazis pendant la guerre. De Gaulle a vendu l'Algérie aux Arabes alors allez-vous faire foutre.

- Bonjour monsieur Seyrand, je suis le commissaire Montagni.

- Je ne parlerai pas. Je ne suis pas une balance.

- Vous êtes communiste et ancien résistant ? Peut-être avez-vous fait partie du groupe de Serge Agostinelli qui a participé aux combats pour la libération de Marseille ?

- Exactement. J'étais avec Agostinelli et nous avons détruit les canons antiaériens de Foresta. Vous en avez certainement entendu parler ?

César lui mit une gifle. Seyrand s'étala par terre dans la flaque de sang.

- Je vais me plaindre. Vous êtes des SS.

César le releva et lui redonna une baffe, mais cette fois le retint.

- Écoute-moi, bien espèce de connard. Agostinelli faisait partie des milices populaires de Mazargues et il est parti en Ardèche au sein du FTPF. Celui qui a détruit les positions de la DCA allemande à Foresta, c'est moi et mes camarades communistes dont tu n'as jamais fait partie. Alors tu vas répondre à mes questions ou je t'embarque

pour usurpation d'identité. Regarde le corps de Rambert. Un salopard lui a fait ça entre quatre et cinq heures du matin. Alors est-ce que tu as vu quelqu'un d'étranger aux abattoirs entrer cette nuit ?

- Non, monsieur le commissaire. Je n'ai vu personne d'étranger. Les ouvriers qui sont rentrés pendant que j'étais à la porte ont tous pointé avec leur carte et je les connais. Parole d'homme, monsieur le commissaire, je n'ai rien vu d'anormal. Merde, c'est Rambert là ?

- Dégage-moi ça Baptisti. Vous serez convoqué au commissariat pour faire votre déposition. Si vous refusez, vous aurez affaire aux vrais communistes qui ont combattu pendant la guerre.

- Je ne vous avais jamais vu gifler un témoin commissaire ; lui dit Baptisti.

- J'ai perdu cent hommes courageux en 1945. Alors cet enfoiré l'a bien mérité.

- Vous étiez avec le commissaire Padovani à cette époque ? (lire commissaire Montagni).

- Oui.

- Vous me raconterez ?

- Un jour peut-être.

L'identité judiciaire releva les empreintes et le médecin légiste rassembla les morceaux de corps pour les emmener à la morgue et procéder à l'autopsie.

- Bon, les gars, vous m'interrogez tout le personnel qui travaillait cette nuit. Baptisti tu me fais fouiller la zone, il nous manque une bite et deux mains, tachez de les retrouver. Commencez par les enclos des cochons. À la place du meurtrier, c'est là que je les aurais jetées. Ces bestioles les auront certainement déjà bouffées. A-t-on retrouvé l'arme du crime ?

- Non, répondit Baptisti, le toubib nous dira peut-être avec quoi il a été tué.

César se rendit dans les bureaux du directeur des abattoirs.

Jonas Téléborian observait les allées et venues de la police du haut de son perchoir. Son bureau se situait à quatre mètres du sol

et on y accédait grâce à un escalier en colimaçon.

- Bonjour monsieur, je suis le commissaire Montagni.

- Qui ne connaît pas le chef de notre commissariat ? Gaston Deferre m'a souvent parlé de vous.

- Il a dû vous dire beaucoup de mal, on se connaît depuis la libération.

Ils sourirent.

- Ce pauvre Rambert ne méritait pas ce qui lui est arrivé.

- Vous le connaissiez bien ?

- Comme tous les autres employés.

- Savez-vous si monsieur Rambert avait des ennemis ?

- Pas ici en tout cas. Comme vous pouvez vous en douter, le travail au sein d'un abattoir est très dur et psychologiquement perturbant. Les gens qui tuent des animaux le font rarement par plaisir. Beaucoup de mes employés ne font pas carrière en ces lieux. Alors ils forment une famille et se soutiennent mutuellement.

- Vous ne pensez donc pas que nous devrions chercher le coupable ici ?

- J'en suis sûr, monsieur le commissaire. Non seulement aucun de mes employés n'aurait fait cela et je peux vous dire que le travail qui a été fait sur son corps n'est pas celui d'un boucher. Ce pauvre Rambert a été

massacré. Le coupable a voulu vous orienter vers une fausse piste.

- Vous avez vu le corps donc ?

- Oui, je suis le directeur donc mes employés m'ont prévenu en premier et c'est moi qui vous ai appelé.

- Qui a découvert le corps ?

- Salvatore Bellini, un émigré italien. Je vous préviens, il parle très mal le français.

- Je suis d'origine italienne et mon inspecteur est corse, on arrivera à se comprendre. Rambert avait-il une relation ?

- Sentimentale, vous voulez dire ?

- Oui. Je sais qu'il était célibataire, mais un homme ne peut pas vivre seul.

- Je ne crois pas. Posez la question à ses collègues, ils vous renseigneront peut-être. Vous devriez jeter un coup d'œil en direction des défenseurs des animaux.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Vous avez certainement entendu parler de la société protectrice des animaux ?

- Oui, bien sûr, mais quel rapport ? Vous n'abattez pas des chats ou des chiens ?

- La SPA a été créée en 1845, à l'origine pour protéger les chevaux qui étaient maltraités par les cochers parisiens. En 1860 Napoléon III leur accorde la reconnaissance d'utilité publique. Les abattoirs n'ont jamais eu affaire avec eux, mais en 1948 ils ont créé une section jeunes. Depuis, quelques-uns se sont mis en tête de faire réformer nos

méthodes, arguant que l'abattage était une forme de maltraitance. Certains de mes employés se sont fait insulter à la sortie du boulot. Cela n'a jamais été plus loin, mais là, je suis bien obligé d'y penser.

- Bien pris, on va fouiller en cette direction.

- Une dernière chose commissaire. Rambert a vécu en Allemagne après la guerre. J'ai appelé un ami à moi qui a fait le STO. Les SS coupaient les couilles des juifs qui étaient exécutés sur place.

- Rambert était juif ?

- Je ne crois pas.

- Je vous remercie, si j'ai besoin d'autres renseignements, je vous recontacterais.

Pendant ce temps Baptisti interrogeait les employés. Il apprit que c'était Salvatore Bellini qui avait trouvé le corps. Il commença à l'interroger en français, mais le pauvre bougre tremblait. Pour le rassurer, la conversation se continua en italien.

- Racontez-moi les circonstances de la découverte du corps.

- J'étais en train de tuer des bœufs dans la travée d'à côté. Je n'ai rien remarqué de spécial et entre le bruit du pistolet et les cris des animaux, je n'ai rien entendu. Cinq minutes avant, je voyais Rambert à son poste puis comme je n'avais plus de cartouches, je l'ai appelé. Ne le voyant pas, je suis allé bers

lui et là j'ai découvert le massacre. Sainte mère de Dieu, qui a bien pu faire cela ?

- Donc vous prétendez que le crime et le dépeçage n'ont pris que cinq minutes.

- Je ne prétends pas, je l'affirme. Le patron exige que nous abattions un bœuf toutes les cinq minutes. Cinq minutes avant, il était là, cinq minutes après il n'y était plus.

- Vous n'avez vu personne ?

- Non, mais encore une fois, n'importe qui peut se faufiler entre les animaux. Il y a tellement de mouvements et de bruits qu'il est impossible de voir quoi que ce soit.

- D'après vous qui a pu faire cela ?

- Un fou, je ne vois pas d'autres explications.

- Vous connaissiez Rambert à l'extérieur ?

- Non inspecteur, j'ai sept enfants alors je ne vais jamais au café, ne joue pas aux courses. Je travaille et je rentre chez moi, sinon ma femme me donne un coup de balai.

- Je vous remercie.

Montagni arriva.

- Qu'est-ce que tu as appris ?

- Pas grand-chose. Bellini n'a rien vu. En revanche il affirme que tout s'est déroulé en cinq minutes.

- Comment ça tout ?

- Le tueur a assassiné et découpé Rambert en moins de cinq minutes.

- Putain, mais c'est impossible.

- Je cherche le commissaire Montagni, les interrompit un des employés.

- C'est moi. Qui êtes-vous ?

- Miguel Martinez, je suis boucher. Quand les bêtes sont tuées et dépecées, je rentre dans la danse. Mon boulevau consiste à parer et découper les morceaux de viande.

- Parer ?

- Oui excusez-moi. Parer signifie enlever le gras en surplus et les morceaux qui ne sont pas nobles comme les tendons et les nerfs.

- D'accord, vous avez vu quelque chose cette nuit ?

- Non, je commence à huit heures le matin. Je suis venu vous dire que ma feuille et mon couteau à désosser on disparut.

- Où les entreposez-vous ?

- Dans mon casier fermé à clef. Un vrai boucher ne travaille qu'avec ses couteaux. Quand je suis arrivé ce matin j'ai constaté que mon casier a été forcé. Dans un premier temps j'ai cru qu'on m'avait volé mon tablier en cotte de mailles. Ça coûte une blinde. Comme j'ai beaucoup de couteaux, je ne me suis pas aperçu tout de suite qu'il m'en manquait. Quand j'ai su pour Rambert, j'ai eu un mauvais pressentiment. Je suis retourné à mon casier, ai sorti tous mes couteaux. Putain, l'enculé qui a fait ça l'a fait avec mes outils. Madré dé dio porqué ? Porqué mi ?

- Que faisiez-vous à cinq heures ce matin ?

- Pourquoi vous pensez que c'est moi qui ai tué Rambert ? Et je l'aurais fait avec mes couteaux ? Vous croyez que je suis fou ?

- Et vous, vous croyez que celui qui a fait ça n'est pas fou ?

- Oui, bon. Je dors au refuge Emmaüs à Saint-Lazare. À cinq heures on déjeune tous ensemble.

- On vérifiera. Vos couteaux sont reconnaissables ?

- Oui, leurs manches sont faits en corne de taureaux d'Andalousie et les lames sont en acier bleuté de Tolède. Vous n'en trouverez pas d'autres comme ça.

- OK, dit Montagni. Vous allez conduire un gardien de la paix pour que l'on prenne les empreintes sur votre casier. Baptisti, on va chez Rambert.

À quinze minutes à pied, Montagni et Baptisti trouvèrent le logement de Rambert. Il se situait le long de la route nationale au sein d'une maison de ville partagée en deux appartements. Au rez-de-chaussée Rambert habitait un deux-pièces lugubre. Derrière une porte donnant directement sur la cuisine, Montagni observait une pièce grise avec des murs bruts et sales. Seulement meublée d'une table et de deux chaises, la cuisine était encombrée par un fourneau à charbon. Cet appareil servant de cuisinière et d'appareil de chauffage était noir comme les murs

alentour, couverts de la suie due à la combustion du charbon. Une odeur âcre flottait. Même les tomettes du sol étaient noircies. César se demandait comment un homme pouvait vivre dans ces conditions.

- Je ne pense pas qu'une femme partageait la vie de notre macchabée ; dit Baptisti.

- Alors là, il ne faut jurer de rien. Voyons la chambre.

Ils poussèrent une porte et basculèrent dans une tout autre atmosphère. La chambre était entièrement peinte en blanc et un magnifique parquet ciré accueillait un grand lit de deux mètres.

- Putain comme baisodrome, ça se tient là.

- Et bien inspecteur, calme-toi.

- J'ai jamais vu un tel plumard.

- C'est allemand.

- Pardon ?

- En Allemagne, ce genre de lit est très commun. Rambert a vécu en Allemagne à la fin de la guerre. J'imagine qu'il a voulu reproduire sa vie de là-bas. Les murs blancs aussi c'est typiquement boche. Trouvons la salle de bain.

Là aussi, ils furent surpris de trouver une pièce blanche et nickel.

- Je ne trouve pas de signe féminin. Une seule brosse à dent, pas de brosse à cheveux.

- Ouais, Baptisti, je suis d'accord avec toi. Rambert vivait seul. Quand on compare les

pièces, je pense que personne ne franchissait la cuisine. Si un collègue venait boire un coup, il ne pouvait s'imaginer le confort de cet appartement. On va faire venir l'identité pour voir s'il y a des empreintes autres que les siennes, mais j'en doute. On va interroger les voisins du dessus.

Ils montèrent des marches étroites et pentues et toquèrent à la porte palière. Un garçon de quinze ans ouvrit la porte.

- Bonjour, je suis le commissaire Montagni et voici l'inspecteur Baptisti. Est-ce que tes parents sont là ?

- C'est pour quoi ?

- Je ne peux pas t'en parler, mais je voudrais voir tes parents dans le cadre d'une enquête. Tu es seul ?

Sur ces entrefaites, une gamine de quatorze ans apparue en culotte et sans soutien-gorge, même si elle n'avait pas vraiment besoin.

- Maman est en train de se faire baiser dans sa chambre ; dit-elle. On ne peut pas la déranger.

- Elle est avec ton père ?

- Non, notre père s'est barré l'année dernière. Il en avait marre d'être cocu. Si vous voulez vraiment la voir, il va falloir attendre. Je peux vous sucer en attendant.

Montagni et Baptisti n'en croyaient pas leurs oreilles.

- Quel est ton prénom jeune fille ?

- Isabelle et mon frère c'est Benoit.

- Isabelle, tu vas aller t'habiller et Benoit tu vas aller toquer à la porte de la chambre de ta mère. Tu lui dis bien que c'est la police.

Au bout de cinq minutes, une femme d'une quarantaine d'années arriva très légèrement vêtue d'une mini-jupe et d'un haut de maillot de bain. Elle était accompagnée d'un garçon qui n'était certainement pas majeur. S'il avait vingt ans, c'était déjà un miracle.

- Vous m'avez interrompu messieurs.

- Si j'ai interrompu un détournement de mineur, vous avouerez qu'il n'y a pas matière à se plaindre.

- Et vous êtes ?

- Commissaire Montagni et inspecteur Baptisti.

- Vous êtes bel homme commissaire.

- On peut se parler sans que les enfants ne nous entendent ?

- Suivez-moi dans ma chambre.

- Baptisti tu cuisines les enfants, dit César en regardant « interrompu » dans les yeux.

César se retrouva dans la chambre de madame Louise Gonthier, mariée deux enfants.

- Asseyez-vous sur le lit commissaire.
C'est comment votre prénom ?

- Mon prénom, c'est monsieur le commissaire. J'en ai assez vu en cinq minutes pour vous amener au commissariat. Alors je vais vous poser des questions auxquelles vous allez répondre. Si vous essayez de me faire du gringue, vous passerez la nuit prochaine au frais. Compris ?

- Compris.

- Je suis là dans le cadre d'une enquête sur le meurtre de votre voisin du dessous, monsieur Rambert.

- Meurtre ? Mon Dieu, quelle horreur. Ça s'est passé ici ?

- Non, aux abattoirs sur son lieu de travail.

- Je suis rassuré. Que voulez-vous savoir ?

- Connaissez-vous votre voisin ?

- Non c'est, c'était pardon, un homme très discret. Bonjour, bonsoir quand on le croisait, mais c'est tout. Et encore on ne le voyait pas souvent. Il travaillait tôt et se couchait tôt. Jamais un bruit. Un voisin rêve.

- Avait-il une liaison ?

- Pas à ma connaissance. Ça fait cinq ans que je vis ici, je n'ai jamais vu une femme ni un homme non plus.

- Vous avez essayé de vous le payer ?

- Ce n'était pas mon genre. Mais vu son métier il nous donner de la viande de temps en temps. Alors je lui ai proposé de le payer en nature, il a toujours refusé. Au cas où, je lui ai même proposé ma fille ou mon fils et il a refusé aussi.

- Vous arrivez à dormir ?

- Dieu nous a donné un cul pour qu'on s'en serve. Je ne force personne, mes enfants sont consentants.

- Et votre mari ?

- C'est une bite molle. Il ne me comblait pas si vous voyez ce que je veux dire. Il est parti l'année dernière.

- Il n'était pas jaloux ?

- Même pas, une couille molle en plus de la bite.

- Vous avez son adresse ?

- Vous pensez qu'il aurait pu tuer Rambert ? Non, c'est un pleutre, une goutte de sang et il tombe dans les pommes. Il est

reparti au Portugal, j'ai demandé le divorce.
Vérifiez, il s'appelle Juan Goncalves.

- Ça vous dérange si je visite votre appartement ? Sinon, je reviens avec mon équipe.

- Non, ça ne me dérange pas, mais tenez bien votre pantalon ma fille est moins impressionnable que moi.

Montagni rejoignit Baptisti et les trois adolescents.

- Isabelle, tu montres ta chambre au commissaire ? demanda la mère.

- L'inspecteur peut nous rejoindre s'il le veut ; répondit-elle.

- Maintenant tu vas arrêter ces conneries ou j'appelle les mœurs et ce soir tu dormiras dans un centre de redressement.

- Ça va, j'ai compris. Vous n'êtes pas drôle.

La jeune fille ouvrit la porte de sa chambre. Bizarrement, elle était bien rangée. Pas un vêtement ne traînait. César regarda les livres sur les étagères. Isabelle lisait Sartre, Zola et Hugo.

- Tes lectures ne reflètent pas l'image que tu veux donner.

- J'ai l'intention l'aller à l'université. Je ne veux pas finir comme ma mère, mariée à un con, sans travail. J'assumerai seule ma vie. Pourquoi vous êtes là ?

- Monsieur Rambert est mort, j'enquête.

- C'est un meurtre ?

- Oui.

- Vous pensez que c'est ma mère qui l'a tué ?

- Non bien sûr, mais je cherche pourquoi on a voulu tuer un homme que tout le monde appréciait.

- Pas moi.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas. Quand il me regardait, son regard était dur.

- Il a fait la guerre et faisait un travail difficile, il vivait seul. Alors, ne juge pas les gens à leur regard.

- En tout cas, il n'a jamais essayé de me baiser.

- On peut voir la chambre de ton frère ?

- C'est la porte en face.

Montagni appela Benoit.

- Montre-moi ta chambre.

- Allez-y, vous pouvez ouvrir.

Benoit souriait.

César ouvrit la porte et une chienne de un mètre au garrot lui sauta dessus. Dans un réflexe inouï, le commissaire saisit la bête au cou et maintint les crocs hors de portée de sa gorge. Benoit la saisit par le collier étrangleur et lui ordonna de se coucher.

- N'ayez pas peur monsieur le commissaire, elle n'est pas méchante.

- Elle ?

- Oui, c'est une femelle bas-rouge. C'est des chiens de garde, mais elle, elle serait incapable de mordre un quelqu'un qui pénétrerait dans l'appart.

- Tu aurais dû me prévenir. Pendant la guerre on m'a appris à tuer les chiens des Allemands à main nue. J'ai bien failli buter ta chienne. Comment ça se passait avec le voisin du dessous ?

- Lui, il adorait les chiens. Il ramenait souvent un os à moelle pour Tally.

- Tally, elle s'appelle Tally ?

En entendant son nom, la chienne se rua sur Montagni et lui lécha le visage.

- Elle vous aime déjà.

- J'ai une chienne moi aussi. Un beagle. Elle s'appelle Biki.

- C'est super.

- Ma sœur et moi sommes volontaires au refuge de la SPA à Salengro.

- Et le fait que Rambert travaillait aux abattoirs, ça ne te dérangeait pas ?

- Non, faut bien manger de la viande, mais pourquoi vous parlez de lui au passé ?

- Il a été tué cette nuit.

- Ici ?

- Non, à son boulot.

- Alors pourquoi vous enquêtez chez nous ?

- J'essaye de comprendre. Rambert n'avait pas de problèmes, tout le monde l'aimait bien, mais quelqu'un l'a tué. Et croies moi c'est un meurtre atroce. Quelqu'un lui en voulait.

Montagni trouva un prospectus de la SPA sur le bureau de Benoit.

- J'ai entendu dire que des membres de la société n'appréciaient pas que l'on tue des animaux dans les abattoirs.

- Il y des cons partout.

- Et il y en a à Salengro ?

- Pas à ma connaissance. Allez voir monsieur Toniazzo, c'est le directeur du

refuge. Ma sœur et moi nous allons là-bas pour promener les animaux, nous ne connaissons pas tous les employés.

- Bonne idée.

- Rambert n'a jamais essayé de coucher avec ta mère ?

- Non, on s'est toujours demandé s'il n'était pas pédé. C'est le seul homme que ma mère n'a pas réussi à mettre dans son lit.

- Ça n'a pas l'air de te déranger que ta mère couche avec tout le monde.

- Non, j'ai déjà couché avec elle moi aussi. Parfois même avec ma sœur. Elle est bi comme on dit. Au moins, je ne risque pas d'attraper la chtouille avec une pétasse.

- Excuse-moi de ne pas vous comprendre.

- Curetons peut-être ?

- Oh non, mais il n'y a pas besoin d'être catho pour être normal.

- La normalité c'est l'affaire de chacun.

- Et de la loi. S'il n'y a pas de loi qui interdise de baiser avec sa mère ou avec sa sœur, il est interdit de coucher avec un mineur. Tu aimes ta mère ?

- Oui, mais comme une mère, bien sûr.

- Alors, ne couche plus avec elle sinon je la mets en prison. Tu comprends ?

- Oui, et avec ma sœur ?

- Vous êtes mineurs tous les deux alors c'est légal. Vous vous protégez au moins ?

- Oui, on met une capote. Je n'ai pas envie de devenir papa et tonton le même jour.

- Tu n'es pas si con que ça.

Montagni sortit.

- Madame, il va y avoir du va-et-vient alors mettez votre libido en pause quelques jours. Vous me comprenez ?

- Oui.

- Plus de mineurs ou je vous jette aux Baumettes.

- Vous êtes dur commissaire.

- C'est ce que me dit toujours ma femme.
Elle a été élue plus belle femme de Marseille
dans sa jeunesse.

Il quitta les lieux sous le regard
interloqué des occupants et rieur de Baptisti.

- Le commissaire ne ment jamais ; dit-il.

L'identité judiciaire était arrivée dans
l'appartement de Rambert. Ils relevaient les
empreintes et fouillaient partout.

- C'est quoi cette taule ? demanda
l'inspecteur Sagnol.

- Je voudrais comprendre pourquoi
Rambert vivait dans le confort de sa chambre
et sa salle de bain, alors que la cuisine est un
taudis.

- J'ai déjà vu ça chez des mafieux. Ils font tout pour faire croire qu'ils sont pauvres alors qu'ils sont aussi riches que Crésus.

- Mais Rambert travaillait et ne gagnait pas des milles et des cents. Il n'avait aucune raison pour que le fisc ou nous-mêmes ne nous intéressions à lui.

- Pas nous, mais peut-être quelqu'un d'autre.

- Tu penses que Rambert avait une vie secrète ?

- Que sais-je ?

Les agents de l'identité étaient en train de défoncer le parquet de la cuisine et sonder les murs.

- Commissaire regardez ce que j'ai a trouvé ; dit l'un des agents.

Il tenait une pièce dorée.

- Vous croyez que c'est de l'or ?

Montagni prit la pièce et l'observa. Il remarqua la figure d'un homme barbu et lisait les inscriptions : Wilhelm Deutscher Kaiser Königs V. Preuzen.

- C'est une pièce de vingt marks en or ; jamais il n'avait eu en main quelque chose de si précieux.

- Combien ça vaut d'après vous ?

- Une fois j'ai arrêté un cambrioleur qui détenait dix pièces comme celle-là. Le magasin numismatique de la place de la

bourse m'a dit qu'une seule pièce pouvait se revendre quatre mille francs.

- Putain c'est quinze mois de salaire d'un ouvrier. Vous pensez qu'elle était seule cette pièce ?

- Vous me mettez les scellés et demain vous démontez l'appart pour en être sûr. Baptisti, tu me mets en place une surveillance et une filature de la famille tuyaux de poêle. Attention, je veux quelqu'un ici en permanence et trois autres hommes pour les Gonthier. Je retourne au commissariat. Et vous les mettez sur écoute.

Dans son bureau, Montagni téléphona au légiste.

- Lopez, quand pourrais-je avoir un rapport préliminaire ?

- Je vais y passer la nuit, demain tu l'auras quand tu arriveras. Mais je peux déjà te dire qu'on n'a pas retrouvé les morceaux manquants. Rambert n'était pas juif par hasard ?

- Tu n'es pas le premier à me poser la question, pourquoi ?

- Pendant la guerre, j'étais à la PJ de Lyon. J'ai déjà vu ce genre de mutilation. Certains SS qui choppaient un résistant juif leur coupaient les attributs et les donnaient aux cochons. Cela empêchait l'âme du défunt d'aller au paradis. Ils ont appris ça des Arabes.

- Et tu crois qu'on aurait affaire à des nazis ?

- Je ne sais pas, une intuition.

- Je note ça dans un coin. À demain Lopez.

- A demain César, mes hommages à Léontine.

César rentra chez lui. Sur la route entre Saint Louis et Notre Dame limite, il passa devant l'entrée de la cité où vivait sa fille. Il se rappela sa naissance, les jours heureux qu'il avait passés quand elle était petite, mais aussi les plus tristes comme la foi où elle avait failli mourir d'une bronchite. C'était la guerre et il n'y avait pas de médicaments. Léontine la soigna avec des cataplasmes et beaucoup,

beaucoup d'amour. Elle s'en sortit, mais garda un asthme chronique.

Il avait travaillé dur toute sa vie pour assurer un avenir à ses enfants. Aussi, alors qu'elle avait réussi le concours des postes et obtenu un emploi à Nancy, elle renonça à sa carrière pour épouser un ancien marin. À ce moment-là, il fut partagé entre la joie de voir sa fille rester à Marseille et sa crainte, car son beau-fils était un homme imprévisible. Ancien commando marine, il avait fait la guerre et vu la mort de prêt. Il en avait gardé un comportement violent. Plusieurs fois il dut intervenir, car il avait cassé la gueule à quelqu'un sans raison apparente. Mais ni sa fille ni son beau-fils n'en surent jamais rien.

Enfin il avait trois petits fils maintenant et il garderait un œil sur eux.

Il habitait une petite maison individuelle à quelques mètres à peine de la frontière avec Marseille (il sourit de sa bêtise). En 1934 quand ils trouvèrent cette location, ils furent heureux de se rapprocher de la grande ville. Avant cela, ils vivaient chez les parents de Léontine à Saint-Zacharie au pied de la Sainte Baume. Mais maintenant, quand il voyait sa fille vivre dans un appartement avec l'eau courante et le chauffage central, lui qui tirait son eau du puits et se chauffait au bois, il en éprouva une certaine jalousie. En fait, il voulait offrir à son épouse le confort moderne. Merde, on était en 1962.

Il entra et embrassa sa femme.

- Alors, cette affaire ? Quand Baptisti est venu te chercher chez Maryse, j'ai eu un mauvais pressentiment.

- Tu sais que je ne veux pas parler de mon boulot à la maison, mais oui, tu as raison, c'est une affaire spéciale. Horrible.

- Tu te rappelles quand tu es parti en Algérie (lire : commissaire Montagni) sans que je le sache. Cette fois, si tu dois partir à l'étranger tu me le diras.

- Pourquoi veux-tu que j'aille à l'étranger ?

- L'intuition féminine.

- Et moi mon intuition me dit que j'ai envie de faire l'amour avec la plus belle femme de Marseille.

- Va d'abord te laver et tu auras peut-être la moins moche de Notre Dame Limite.

Le lendemain, il arriva tôt au commissariat. Le docteur Lopez, mal rasé et la mine sombre, était là.

- Je t'ai déposé mon rapport, mais je t'ai attendu pour te dire mes impressions.

- Tu veux un café ?

- Dix litres si tu as.

- Qui est de permanence ? cria Montagni dans le couloir.

- Doumergue, monsieur le commissaire.

- Gaston, apporte-moi deux cafés bien tassés.

- Une prune avec ?

- Tu es plus en Alsace, Gaston, pas de schnaps le matin. Alors Joseph qu'est-ce que tu as pour moi ?

- Je ne peux pas le prouver, mais je pense que Rambert a été tabassé.

- Comment ça tu ne peux pas le prouver ?

- Tu as vu l'état de son corps ? Les morceaux du torse présentent des tâches de bleu qui ne s'expliquent pas par le coup qu'il a pris dans le dos ni par la dissection. Mais la coagulation correspond à l'heure approximative de la mort.

- Donc s'il a été tabassé, c'est juste avant qu'il prenne son boulot.

- Exact, s'il a été tabassé, mais ce n'est qu'une intuition.

- Hier tu m'as parlé de la possibilité qu'il ait été juif. As-tu trouvé quelque chose à ce sujet ?

- César, sans son sexe, impossible de savoir s'il a été circoncis. Il va falloir que tu fasses appel à un généalogiste.

- T'en connais un ?

- Oui, je vais lui demander de s'y mettre. Je peux lui montrer ses papiers d'identité ?

- Pas de problème pour moi, en plus on ne lui connaît pas de famille.

- Je vais dormir et j'appelle mon ami. Il travaille la nuit à l'Alcazar alors il doit dormir lui aussi.

- Bonne nuit Joseph.

Doumergue arriva avec les cafés.

- Tu aurais dû rentrer chez les carabiniers, eux aussi sont toujours en retard lui dit Lopez.

Baptisti arriva à ce moment-là et prit le café du docteur.

- Tu vas aller au refuge de la SPA de Salengro et moi je vais montrer la pièce en or place de la bourse. Des nouvelles des voisins ?

- Non, pas que je sache. Ils doivent savoir qu'on les surveille, car personne n'est sorti cette nuit.

Montagni prit une 403, descendit la route nationale jusqu'à l'avenue Salengro, passa devant l'arc de triomphe de la porte d'Aix, récupéra la Canebière et avant le vieux port, tourna à droite sur la place de la bourse. Il se gara non loin de l'opéra et se rendit à pied jusqu'au magasin de numismatique.

Malgré l'heure matinale, les prostituées tapinaient dans le quartier. Des marins américains leur tournaient autour en essayant de marchander leurs charmes.

Dans la vitrine du spécialiste des monnaies anciennes, on pouvait voir des Sesterces romains, des Louis d'or, plus d'autres monnaies américaines et une pièce de vingt Mark allemande.

César poussa la porte.

- Commissaire Montagni, que me vaut l'honneur de votre visite ? Dis le directeur, Igor Blumstein.

- Bonjour monsieur, je suis là pour une enquête, pouvons-nous parler à l'écart ?

- Venez dans mon bureau.

Le marchand le conduisit à l'arrière de la boutique dans une pièce entièrement tapissée de rouge où trônaient des meubles en acajou.

- Que puis-je pour vous ?

- J'ai vu dans votre vitrine une pièce de vingt Mark. Est-elle en or ?

- Oui, bien sûr.

- Est-ce une pièce rare ?

- Des centaines de milliers de ces pièces ont été émises entre 1871 et 1915, mais beaucoup ont été fondues pendant la Deuxième Guerre mondiale et beaucoup ont été volées par les alliés. On raconte même que des caisses d'or dont certaines en lingots et d'autres en pièces sont parties en Amérique du sud au cours de l'exode des nazis. Donc personne ne sait combien sont encore en circulation.

- Combien coûte une de ces pièces ?

- La valeur numismatique d'une monnaie dépend entre autres de son état. Les pièces sont classées en huit catégories allant de médiocre à Brillant Universel, BU, bien que cette dernière ne soit qu'hypothétique. Aucune pièce au monde n'a jamais eu cette catégorisation. C'est comme une voiture, dès

qu'elle sort du concessionnaire, elle n'est plus neuve. Vous achetez une voiture neuve et vous partez avec une voiture d'occasion.

- Que pouvez-vous me dire de cette pièce ?

Montagni montra la pièce trouvée dans l'appartement de Rambert.

- Où l'avez-vous trouvée?

- Vous n'avez pas besoin de le savoir, que pouvez-vous me dire ?

- Elle est splendide. C'est une pièce de 1871, soit les premières à avoir été émises et elle est parfaite. On dit, fleur de coin. C'est-à-dire qu'elle est dans l'état où elle est sortie de la fonderie de Hambourg. C'est impossible, aucune pièce de cette valeur n'existe en

circulation. Vous ne pouvez pas m'en dire plus ?

- Non désolé. Vous avez parlé de nazis en Amérique du Sud ?

- Oui, c'est des rumeurs. En 1945 il y a eu une opération coordonnée pour permettre à certains chefs nazis de fuir l'Allemagne en direction de l'Argentine. On raconte qu'à cette occasion, des tonnes d'or ont transité avec eux.

- Comment pourrais-je en savoir plus ?

- Je pense que seuls la DST ou le SDECE pourraient vous renseigner.

- Je vous remercie. Combien coûterait une de ces pièces ?

- Au marché noir elle se vendrait cinq ou six mille francs, mais son prix en or n'est que de cent francs.

- Vous êtes juif, monsieur Blumstein ?

- Pourquoi cette question ?

- J'enquête sur la mort d'un homme, celui qui possédait cette pièce. Des détails du meurtre nous laissent à penser que son ou ses assassins ont voulu l'empêcher de rejoindre le Shéol.

- Il a eu le sexe coupé et donné à des cochons ?

- Oui.

- En effet, c'était la façon de faire de certains SS. Savez-vous si votre victime était juive ?

- Non justement, il n'avait pas de famille connue. À qui pourrais-je m'adresser ?

- Allez à la synagogue. Ce n'est pas loin. Demandez le Rabbin Henri Levy. Peut-être ne le savez-vous pas, mais les Rabbins détiennent une liste exhaustive des juifs de leur ville.

- Même s'il ne pratiquait pas ?

- Oui, voulez-vous que je lui téléphone pour l'avertir de votre visite ?

- Je vous en prie.

- Allez-y, je m'en charge.

- Je vous remercie beaucoup, monsieur Blumstein.

- Que Dieu vous aide dans votre enquête.

Pendant ce temps, Baptisti s'était rendu au refuge de la SPA de l'avenue Salengro. À l'accueil il demanda Monsieur Tonniazzo le directeur.

- Que puis-je pour vous ?

- Bonjour je suis l'inspecteur Baptisti, pouvons-nous aller dans votre bureau pour parler ?

- Suivez-moi. Mais mon bureau sert à tout le monde.

Ils se réfugièrent dans un box qui avait abrité un saint Bernard. Ils s'assirent sur un banc en pierre.

- On se croirait dans une cellule ; dit Baptisti.

- C'est la même chose, mais pour les animaux. Pourquoi la police vient me voir, un problème avec le voisinage ?

- Pourquoi, les voisins se plaignent de vous ?

- Nous avons sans arrêt des gens qui viennent nous dire que nos chiens font du bruit ou que l'odeur les dérange.

- Non, je ne suis pas là pour cela. Que pouvez-vous me dire de Benoit et Isabelle Gonthier ?

Baptisti avait choisi une approche différente que de parler de Rambert d'entrée de jeux.

- Vous enquêtez sur ces gosses ? Qu'ont-ils fait ?

- Répondez à ma question, s'il vous plaît.

- C'est des minots bizarres, mais ils sont géniaux pour ce qui est de s'occuper des animaux. Ils promènent les chiens les jeudis et le week-end. Parfois même ils viennent le soir quand leur mère les fout à la rue.

- Vous avez dit qu'ils étaient bizarres ?

- Quand on les voit, on les prendrait pour des amoureux, pas comme des frères et sœurs. Ils se tripotent et s'embrassent sur la bouche. J'ai l'impression que l'odeur des chiens les excite.

- Des problèmes avec les autres employés ? Les adultes notamment ?

- Non, c'est vrai qu'Isabelle les aguiche parfois. Mais j'ai bien prévenu mes gars, au premier geste déplacé, c'est la porte. Non, ils sont tous mariés et ont besoin de ce travail.

- Et les autres volontaires ?

- Ils sont rares, vous savez. Isabelle et Benoit, ce sont les seuls à rester. Parfois il y en a un qui prend des renseignements, mais quand on leur dit qu'il faut nettoyer les box, ils ne reviennent pas.

- Vous avez déjà eu affaire à des activistes ?

- Vous parlez de ces tarés qui veulent libérer nos animaux ? C'est arrivé dans d'autres refuges, mais pas ici.

- Personne ne vous a dit qu'ils détestaient les abattoirs ?

- Non, l'abattoir de Saint Louis nous fournit en viande. Non, je vous l'assure, pas de défenseur des droits des animaux ici. Pourquoi ces questions ?

- Qui vous amène la viande des abattoirs ?

- Monsieur Rambert. Un brave type. Quand il vient, il reste un peu et caresse les chiens. Il ne peut pas en avoir, car son appartement est trop petit, c'est ce qu'il m'a dit.

- Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

- Avant-hier.

- Il vous paraissait normal ?

- Allez-vous me dire la raison de toutes ces questions ?

- Rambert a été assassiné hier aux abattoirs. Son corps a été massacré. C'est un crime haineux alors on veut vérifier la piste des défenseurs des animaux.

- Si vous aviez commencé par là. Avant-hier, il a voulu me parler à part, comme vous aujourd'hui. Il a voulu savoir combien coûtait le fonctionnement du centre.

- Pourquoi ça d'après vous ?

- Il m'a dit qu'il souhaitait faire un don de deux cent mille francs. Mais comme il ne pouvait pas justifier la provenance de cette somme, il m'a posé des tas de questions sur l'anonymat des donateurs. Il voulait savoir si

nous étions obligés de déclarer aux impôts les sommes que nous recevions.

- Et il vous a dit d'où provenait cet argent ?

- Non, en partant il a affirmé que tout ça n'était qu'une hypothèse, qu'il n'avait pas cette somme. Vous pensez que son meurtre peut avoir un lien avec ça ?

- On cherche, merci monsieur Tonniazzo. Surtout, ne parlez de ça à personne.

Montagni arriva à la synagogue rue Dubreuil. Le bâtiment était enchâssé entre des habitations et des grilles noires qui le masquaient de la rue. Il entra dans le lieu de culte et retira son chapeau. L'intérieur était

magnifique et ressemblait paradoxalement à une église chrétienne. Le plafond était très haut et d'immenses lampadaires, lustres et vitraux dispensaient une lumière blanche.

- Ici, on reste couvert, contrairement aux églises ; dit le rabbin Levy.

- Vous savez, je ne suis rentré dans une église que le jour de mon mariage ou alors à Notre Dame de la Garde.

- Que puis-je pour vous, monsieur le commissaire ?

- J'enquête sur le meurtre d'un certain Bertrand Rambert et j'aurais voulu savoir s'il était juif.

- Cela vous aidera-t-il pour votre enquête de savoir cela ? Vous savez, monsieur le commissaire, depuis la Shoah, les gens sont

nerveux quand on veut les réduire à leur appartenance à la religion juive.

- Avez-vous fait la guerre, monsieur le rabbin ?

- Oui, mais appelez-moi Henry. J'ai fait la guerre comme vous César, dans la résistance parisienne. Mais je ne suis pas un héros comme vous ?

- Vous avez eu le temps de vous renseigner sur moi depuis l'appel de Blumstein ?

- C'est Gaston Deferre qui m'a parlé de vous quand je suis arrivé à Marseille. Il est tellement fier de son rôle en 1945 qu'il cite les autres résistants comme pour prouver qu'il y était. Il m'a dit qu'il avait réussi à traîner de Gaulle sur votre lit d'hôpital.

- Sacré Gaston. Mais pour répondre à votre question, nous avons affaire à un crime horrible. Alors Rambert a peut-être eu maille à partir avec un fou, sauf si c'était d'anciens SS.

- Donc s'il n'était pas juif, vous dirigerez votre enquête vers un fou.

- Exact.

- Connaissez-vous sa date de naissance ?

- 10 décembre 1922 à Marseille, pas de famille connue.

- Suivez-moi dans mon bureau.

Le Rabbin Levy ouvrit un coffret richement gravé posé sur une desserte et en sortit un gros registre.

- Savez-vous César que malgré de loi de 1905 sur la séparation de l'église et de l'état, les synagogues continuent à exercer leur mission de recensement qui a été donné à l'état civil ? Nous avons un scribe qui note les naissances, mariages et décès des juifs de Marseille qu'il soit pratiquant ou non.

Voilà, Bertrand Rambert né en 1922 d'Auguste Rambert et Rébecca Ben Simon. Vous ne le savez peut-être pas, mais les enfants sont juifs par leurs mères. Donc même si ce brave Auguste n'était pas juif, Bertrand a hérité de sa judéité de sa mère. Il n'a pas été circoncis, mais il était juif, c'est indéniable.

- Qui d'autre a accès à ce registre ?

- Aujourd'hui, uniquement le personnel de la synagogue, mais en 1941 la police française a mis la main sur tous nos livres.

- Je comprends, c'est pour cela que je suis rentré dans la police en 1946, pour chasser les collabos dans nos rangs. Donc si des Allemands sont venus à Marseille dernièrement, ils pouvaient savoir que Rambert était juif ?

- Malheureusement, c'est fortement probable. Vous avez un élément qui vous fait croire que des nazis peuvent être liés à votre affaire ?

- J'imagine que vous savez garder un secret. Regardez ce que nous avons trouvé chez Rambert.

Montagni montra au rabbin la pièce de vingt marks or.

- Si j'étais joueur, je parierais sur les Allemands, en effet. Mais un élément ne suffit pas à orienter votre enquête.

- Rambert a servi dans la deuxième DB et est resté en Allemagne pendant deux ans.

- Là nous avons une coïncidence. J'ai connu un officier de renseignement à Paris qui me disait qu'il n'y avait pas de coïncidences.

- En parlant d'officier des renseignements, avez-vous des contacts avec la Haganah ?

- Les services secrets israéliens ? Non, quelle question.

- J'ai eu à enquêter à Alger et le rabbin Léon Ashkénazi m'a aidé en me mettant en contact avec eux.

- Ça ne m'étonne pas de Léon, mais Marseille n'est pas Alger et non, je ne connais personne à la Haganah.

- Merci Henry, vous m'avez beaucoup aidé.

- N'hésitez pas à revenir me voir à l'occasion. Je serais curieux de savoir le fin mot de cette histoire.

De retour au commissariat, Montagni apprit de Baptisti la possible existence de deux cent mille francs. Il prit son téléphone et appela la PJ. Il fit signe à Baptisti de prendre l'écouteur.

- Commissaire Mariani ?

Le commissaire Mariani était le spécialiste des receleurs de Marseille. Quand un cambriolage avait lieu dans la cité phocéenne, c'est lui qui était chargé de savoir chez qui la marchandise était refourguée.

- Jules, c'est César.

- César, comme tu vas ?

- Bien, dis-moi si je veux vendre une pièce de monnaie rare d'une valeur de cinq mille francs, combien un receleur m'en donnerait ?

- Combien de pièces ?

- Beaucoup et en parfait état.

- Je dirais que tu pourrais en tirer deux mille francs maximums. Tu les as ces pièces ?

- Non, mais si je les trouve je te fais signe.

Donc, Rambert pouvait détenir cent pièces.

- Putain, monsieur le commissaire. Si Rambert avait cent pièces en or, ça justifie son meurtre.

- Oui, mais qui savait qu'il les avait ces pièces. Il a parlé d'un don à la SPA, mais n'a pas mentionné l'existence des pièces. On a du nouveau sur les Gonthier ?

- Vous n'allez pas en croire vos oreilles.

- Accouche.

- Les gamins n'ont pas bougé de chez eux, mais cette nuit, le garçon s'est farci sa chienne.

- Quoi ?

- Il a baisé sa chienne, c'est des tarés ces gosses.

Le téléphone sonna.

- Montagni.

- Il y a un bar à cent mètres, on vous attend là-bas.

- Qui êtes-vous ?

- Disons qu'on vous doit un service depuis Alger.

- J'arrive, mais je ne serais pas seul.

- Pas de problème, amenez Baptisti.

- Tu viens avec moi, on sort.

- On va où ?

- À partir de maintenant, tu ne dis pas un mot, pas un t'a compris ?

À Alger, César enquêtait avec son ancien adjoint, l'inspecteur Padovani quand ils eurent besoin de l'intervention des services secrets israéliens. (lire : commissaire Montagni)

Au bar du carrefour, César fut étonné de ne voir personne sauf un client avec une cravate rouge.

- Vous avez eu un prix pour les cravates ?
Je parie que vous vous appelez David.

- Je savais que vous n'auriez pas oublié.

- C'est Henri qui vous a appelé ?

- Non, il ne nous connaît pas, néanmoins il a appelé le consulat, car cette histoire de nazis l'a bouleversé.

- Vous avez quelque chose ?

- Il y a deux mois, deux Allemands sont arrivés à Marseille. Des frères, anciens de la Jugend Hitler.

- Les jeunesses hitlériennes ?

- Oui. Hans et Rodolf Grunberg. Depuis la fin de la guerre, ils vivent de magouilles à Zweibrücken dans le sud de l'Allemagne. Nous savons par nos sources en RFA qu'ils ont été abordés par d'anciens SS. Nous ne savons pas quelle mission leur a été attribuée, mais quinze jours après, ils ont débarqué ici. Ils se sont installés cour Belsunce et ont commencé

à se renseigner sur un ancien militaire du nom de Rambert. Pour cela ils ont fait appel à des proxénètes qui avaient collaboré pendant la guerre. Nous les surveillions depuis deux mois, mais avant-hier nous les avons perdus de vue. Alors quand le rabbin Levy nous a parlé du meurtre d'un Rambert et du commissaire Montagni, nous avons immédiatement décidé de partager nos renseignements avec vous.

- Ils sont où actuellement les frères Grunberg ?

- Ils sont repartis en Allemagne.

- Vous avez une adresse ?

- Non, mais nous sommes sûrs que le départ de votre affaire est à Saint Wendel.

- C'est où ça ?

- En Sarre. Non seulement c'est à un jet de pierre de Zweibrücken, la ville des frères Grunberg, mais c'est aussi là que Rambert était en garnison au premier régiment de cuirassiers. Si Rambert a attiré l'attention d'anciens nazis, ça s'est passé là-bas. De votre côté, vous avez des renseignements à partager ?

- Non, j'ai eu une intuition à cause du fait que les assassins de Rambert lui ont coupé les couilles et les ont donnés à manger aux cochons. Notre médecin légiste a fait le lien avec des pratiques de SS pendant la guerre. Je vous remercie, messieurs.

- Commissaire, je suis persuadé que vous nous cachez quelque chose. C'est de bonne guerre, mais si vous chopez d'anciens SS,

nous souhaiterions leur parler avant que vous les guillotinez.

- Ça, ça peut s'arranger.

De retour au commissariat, Montagni appela le directeur de la police judiciaire.

- Louis, c'est César.

- Tu as du nouveau ?

Montagni lui raconta sa discussion avec les services secrets israéliens.

- Je voudrais appeler le commissaire Dubois à la DST.

- Fais le César et tiens-moi au courant.

Il appela Paris.

- Commissaire Dubois.

- Joseph, c'est César.

- César, quel bon vent t'amène ? Ils t'ont dit quoi les Israéliens ?

Montagni encaissa la surprise. Visiblement, il était sous la surveillance de la DST.

- Tu n'as pas écouté la conversation ? Ça m'étonne.

- En fait ce sont les RG (renseignements généraux) qui suivent les déplacements des Israéliens. Alors quand ils t'ont vu avec eux, ils m'ont téléphoné. Donc je m'attendais à ton appel. C'est quoi ton affaire ?

- Un meurtre horrible. Je te rassure, ni la CIA, ni le KGB ne sont liés.

Ils rirent.

Il y a probablement la présence d'un trésor en marks or ainsi que des anciens nazis. J'aimerais que tu me dises ce que tu sais sur les actions probables des SS actuellement.

- As-tu entendu parler de l'opération ODESSA ?

- Non raconte.

- En 1945 à la mort d'Hitler les dirigeants du parti nazi ont fui l'Allemagne pour l'Amérique du Sud. Il se dit que plusieurs figures du parti ont été vues en Argentine et qu'ils ont emmené avec eux des tonnes d'or.

- Quand tu parles de dignitaires nazis, quel est leur niveau dans la hiérarchie ?

- Tu as entendu parler de l'arrestation d'Eichmann par Israël ?

- Oui.

- Il était au Brésil. La CIA et le FBI sont certains que Bormann y est aussi.

- Bormann, le chef du parti nazi en 1945, celui qu'Hitler avait désigné comme son successeur ?

- Oui ce Bormann-là.

- Mais il a été déclaré mort par les Allemands en même temps qu'Adolf.

- Ils nous l'on fait croire, mais le corps qui a été retrouvé dans la chancellerie à Berlin n'était pas celui de Bormann. Il faut savoir que le premier gouvernement de la RFA incluait d'anciens nazis. Leur intérêt

était d'enterrer leur passé. Alors Bormann mort, la chasse aux membres du parti s'arrêtait en RFA.

- Putain les salauds. Et Bormann, que fait-il au Brésil ?

- Il essaie de reconstituer un quatrième Reich. Et tiens-toi bien, les Américains ont fait bombarder des installations nucléaires allemandes en Argentine en 1955.

- Nucléaires, ils cherchaient à fabriquer la bombe ?

- Oui, César. Sache que l'URSS a eu la bombe grâce aux savants Allemands qu'ils ont faits prisonniers. Les Allemands avaient fait un essai de bombe A en 1945.

- Vois-tu un rapport avec mon affaire ?

- Les nazis avaient des caches d'or partout en Allemagne et en Autriche, notamment aux frontières. Ils avaient préparé leur fuite dès 1943. Si ton Rambert avait des pièces d'or allemandes, il est possible qu'il ait trouvé une de ces caches. Les Allemands ont dû vouloir les récupérer.

- Je dois aller en Allemagne.

- Où ça ?

- Dans son ancien régiment à Saint Wendel. C'est à quarante kilomètres de la France.

- Je prends contact avec la prévôté, les gendarmes te prêteront main forte si tu en a besoin. Est-ce que tu veux que j'appelle ton directeur.

- Non, je m'en occupe.

- Fais attention à toi César. Les fellagas ne t'ont pas fait la peau, mais les SS ne sont pas des enfants de chœur.

- Tu oublies que j'étais dans la résistance.

- N'y va pas seul.

- Pas bête, je te remercie Joseph.

- Comment va Padovani ?

- Il est commissaire à la PJ, mais tu dois le savoir. Il est heureux là-bas, il s'est même mis en ménage.

- S'ils font des enfants, tu m'en gardes un.

- Ils rirent encore.

Montagni rappela son directeur.

- Alors César, il paraît que tu pars en Allemagne ?

- Comment se fait-il que tu le saches déjà ?

- Visiblement, les patrons de Dubois écoutent aux portes. Le sous-directeur de la DST m'a appelé il y a cinq minutes. Bon tu pars quand ?

- Je voudrais que Baptisti m'accompagne.

- Pas de soucis. Sache que le SDECE te suivra à la trace là-bas. En Allemagne tu ne seras pas commissaire, seuls les prévôts peuvent agir en matière de police. Ton statut sera inspecteur de la sécurité défense, sous couvert de l'armée.

- J'aurai quel grade ? Général j'espère ?

- Ne fais pas le con César, j'aime trop Léontine alors reviens en un seul morceau.

- J'appelle mon inspecteur, je te laisse.

- Tiens-moi au courant.

César rentra chez lui, récupéra son épouse et se rendit chez sa fille qui était sortie de la maternité. Sur la route, il parla à Léontine.

- Je vais partir quelques jours. Tu devrais t'installer chez Raymond.

- Tu vas où ?

- En Allemagne, dans une petite ville avec une garnison française. Officiellement je serais dans l'armée.

- Ne va pas leur déclarer la guerre.

- Cette affaire est plus compliquée qu'il n'y paraissait. C'est un crime crapuleux, mais avec des relents de nazisme.

- J'ai bien entendu ? Des nazis ? C'est dangereux ?

- Je serais protégé par les gendarmes.

- Ça ne me rassure pas.

- On arrive.

Ils rentrèrent dans la tour 3 de cette cité ouvrière des quartiers nord de Marseille. Le plateau de la Viste surplombait la rade de Marseille, au sud et était enchâssé entre la chaîne de l'étoile au nord et celle de Marseille Veyre à l'est. Le quartier était baigné de

verdure et somme toute, très agréable. Ils prirent l'ascenseur et montèrent au septième étage.

- Ça ne te dirait pas si on prenait un appartement ici ? demanda César.

- Tu te vois en cage alors qu'on a toujours vécu dans une maison individuelle ?

- Je voudrais que tu aies plus de confort.

- C'est gentil. Mais je ne suis pas sûre que Guy verrait d'un bon œil que nous nous installions à deux pas de chez eux. J'ai l'impression qu'il nous supporte. Si on venait moins souvent, il ne s'en plaindrait pas.

- Ok, on en reparlera.

En sortant de l'ascenseur, ils tournèrent à gauche et sonnèrent à la dernière porte du

fond. Maryse leur ouvrit avec son dernier-né dans les bras.

La gare Saint-Charles de Marseille est une immense cathédrale de pierre et de métal avec un plafond en verre. Le commissaire Montagni et l'inspecteur Baptisti montèrent dans le train de nuit Nice-Metz. Ils avaient réservé deux couchettes en deuxième classe. Le compartiment comprenait six places, mais ils étaient les seuls pour le moment. Ils déposèrent leur valise dans le panier situé en hauteur et s'installèrent sur les deux couchettes du bas.

- Tu as faim ? demanda Montagni.

- Il est minuit moins le quart commissaire, ne me dites pas que vous avez un creux.

- Ma femme m'a fait des navettes.

La navette provençale était un biscuit en forme de barque, d'où le nom. Faite avec de la farine, du sucre des œufs et de l'huile d'olive, ce qui la rendait exceptionnelle c'était l'ajout de fleur d'oranger. César ouvrit une boîte métallique et l'odeur de fleur d'oranger emplît le compartiment.

- Ça sent bon commissaire.

- Laisse-toi tenter.

Il lui donna deux navettes. Habituellement ces biscuits étaient durs et secs, mais ceux de Léontine étaient moelleux et fondaient dans la bouche.

- C'est un délice commissaire.

- Et oui, je n'ai pas épousé que la plus belle femme de Marseille, mais aussi un cordon bleu.

- Vous félicitez madame Montagni de ma part.

La porte du compartiment s'ouvrit.

- Billets, s'il vous plaît. Le contrôleur faisait sa tournée avant que les passagers ne se mettent au lit, c'était par pure courtoisie, car d'autres au contraire se faisaient un malin plaisir de les réveiller. D'autant plus si c'était de jeunes passagères.

Baptisti commença à chercher son billet tandis que César, qui lui tournait le dos ne bougeait pas. L'inspecteur contourna son supérieur et tendit son titre de transport.

- Puis-je voir votre billet s'il vous plaît, monsieur ? redemanda le contrôleur.

- Inspecteur Baptisti, je vous présente le roi des perceurs de coffre-fort, Jo la chignole. Dit César.

- Commissaire Montagni ? demanda le contrôleur.

César se retourna.

- Lui-même, comment vas-tu Joseph ? Baptisti tu as devant toi le premier flag de ma carrière.

- Putain commissaire, si je m'attendais à vous voir un jour dans un de mes trains.

- Tu as bien tourné.

- C'est grâce à vous. Depuis que vous m'avez coincé dans le casse de l'Hôtel de la Corniche, je me suis tenu à carreau.

- Comment un repris de justice a pu devenir contrôleur à la SNCF. Je croyais qu'il fallait avoir un casier vierge. Demanda Baptisti.

- Parce que mon casier est plus vierge que la bonne mère en personne. Le commissaire est intervenu auprès du procureur et je ne suis pas passé aux assiettes.

- Peut-être que tu m'as donné le nom de tes fourgues et d'un réseau de vol d'objet d'art.

- Ça, c'est ce que les mauvaises langues disent, monsieur le commissaire. Mais c'est pour ça que maintenant je travaille de nuit

sur des lignes ou je ne risque pas de croiser d'anciens collègues de bureau.

- Méfit toi quand même, tu vois on se croise bien. Tu sais ce que l'on dit, il n'y a que les montagnes qui ne se croisent pas.

- Franchement, monsieur le commissaire, vous pensez vraiment que des caïds prennent le train et en deuxième classe. Non, il n'y a que les flics pour ça.

- Je sens que je vais regretter de ne pas t'avoir envoyé au mitard.

- Je vous laisse, j'ai du travail moi.

- Joseph, tu oublies quelque chose.

Montagni lui tendit son billet que le contrôleur poinçonna.

Quand la porte se referma, Montagni attendit quelques secondes et demanda.

- Tu es chargé ?

- Oui, monsieur le commissaire, pas vous ?

- Tu crois que j'irais dans un pays étranger pour coincer des tueurs sans être armé ?

- Non, c'est pour cela que moi aussi j'ai pris un pétard. J'étais certain que vous auriez eu la même idée. Vous m'expliquez ce qu'on va foutre en Allemagne ?

César lui exposa tout ce qu'il savait sur les actions des anciens nazis et leurs liens avec l'affaire.

- Bordel, j'étais trop jeune pendant la guerre, mais si ces enfoirés de SS veulent remettre ça, compter sur moi pour les empêcher.

- Il faudra se méfier une fois là-bas. Je sais, malheureusement, qu'en Italie beaucoup pensent encore que Mussolini était un grand homme, alors ça doit être la même chose en Allemagne. En plus l'Italie n'a pas été coupée en deux par leurs ennemis. Je pense que pas mal d'Allemands doivent encore en vouloir aux alliés d'avoir partitionné le pays. Même si je suis sûr que la majorité leur est redevable de les avoir protégés du paradis communiste de cet enfoiré de Staline.

- Comment on va aborder notre enquête ?

- Je n'en sais rien. On va improviser sur place. On ne peut pas se pointer à Zweibrücken et dire : on cherche deux connards de SS qui ont tué un juif à Marseille. Il va falloir trouver un moyen d'infiltrer le milieu des anciens nazis. On va aller au régiment de chars où Rambert était affecté et on verra s'ils ont des entrées chez les militaires allemands. Mon collègue de la DST m'a dit que leur gouvernement était encore infesté d'anciens nazis, alors on peut facilement imaginer que leur armée aussi. S'ils sont coopérants, ils nous mettront en contact avec des gars ayant fait la guerre. Bon si on essayait de dormir.

- Bonne idée, bonne nuit, Monsieur le commissaire.

Tacata, tacata, tacata, klang klang
faisaient les bogies du train sur les rails.
Montagni n'arrivait pas à trouver le sommeil.
À chaque aiguillage, la voiture ballottait de
droite à gauche et le conducteur accélérail et
ralentissait par à-coups qui propulsaient les
voyageurs contre la cloison du train ou
manquaient de les éjecter de leur couchette.

Le train s'arrêtait quasiment toutes les
heures et des passagers montaient ou
descendaient en tapant leurs valises contre
les cloisons. Et c'était sans compter le speaker
de la gare qui annonçait les haltes desservies
par ce train et les correspondances.

À huit heures du matin, un autre
contrôleur vint réveiller Montagni et Baptisti.
César était assis sur sa couchette. Il n'avait

pas dormi du tout. Ils descendirent en gare de Metz.

En 1870 quand les Prussiens conquièrent l'Alsace et la Moselle, ils voulurent faire de Metz une ville purement germanique et attirer la bourgeoisie allemande. Pour cela, ils entreprirent d'immenses travaux de construction en bâtissant de magnifiques bâtiments dont la gare. Si la majorité des immeubles prussiens étaient en brique rouge tandis que ceux lorrains étaient en pierre de taille jaune, la gare elle était faite de pierre grise.

Appuyée sur un beffroi surmonté d'une horloge, l'entrée monumentale était de style baroque ainsi que les deux galeries qui la prolongeaient de part et d'autre. L'intérieur

ressemblait à une cathédrale tant le plafond était haut.

Montagni n'avait qu'une seule envie c'était d'un bon café et de croissants chauds. Ne sachant pas que le buffet de la gare se situait côté départ, il ne le voyait pas.

- Pardon monsieur, je cherche le buffet de la gare. Demanda-t-il à un voyageur comme lui.

- Entschuldigung, ich spreche kein Französisch. Lui répondit celui-ci.

- Putain, c'est bien ma chance, un boche.

- Suivez-moi commissaire, lui dit un homme qui venait de se porter à leur niveau.

Sans un mot, Montagni et Baptisti suivirent cet homme habillé plus que

convenablement, cheveux courts et barbe poivre et sel bien taillée. Ils prirent place à une table à l'écart dans la salle à manger du buffet de la gare.

- Café ?

- Oui noir et sans sucre, et toi Baptisti ?

- Pareil avec une baguette et du beurre.

- Je ne sais pas qui vous êtes, mais comment nous avez-vous trouvés ? dit César.

- Je suis l'adjudant-chef Mabire de la Direction de la Protection du Secret Défense, le DPSD. On m'a dit d'accueillir deux hommes, un marseillais et un corse. Ne vous fâchez pas, mais vous n'avez pas l'accent mosellan commissaire.

- C'est pas faux. En plus le premier à qui je m'adresse me répond en boche. Je n'en avais plus vu depuis la guerre.

- Si vous permettez, prenez l'habitude de dire « allemands » et plus « boches ». Dans une heure vous allez rentrer en RFA. L'Allemagne Nazi n'existe plus.

- Ne vous fâchez pas, mais je suis là justement parce que des nazis sont peut-être venus foutre la merde à Marseille. Du moins c'est ce que je dois déterminer.

- Je ne connais rien de votre enquête. On m'a envoyé ici pour vous donner des papiers. Voilà, vous avez chacun une carte des Forces Françaises en Allemagne qui vous permettra de rentrer en Allemagne sans passeport. Vous conservez vos grades et êtes provisoirement affectés au DPSD. Les gendarmes de Saint

Wendel vous attendent et vous remettront un pistolet automatique à chacun. Ça, c'est une lettre du général commandant les FFA vous autorisant le port d'arme.

- Vous ne faites pas les choses à moitié.

- Jamais. Avez-vous par hasard amené avec vous votre Légion d'honneur et votre médaille de la Résistance ?

Baptisti qui ne savait pas que Montagni était décoré le regarda avec un mélange de surprise et de fierté.

- Oui, j'ai pensé que cela ferait bien devant les douaniers.

- Et bien mettez-les. Cela fera bien aussi devant le colonel commandant le régiment. C'est un homme bien, mais il n'aime pas les civils.

- Pas de problème.

- J'ai servi au premier cuir. Je vous conseillerais de vous mettre en relation avec le capitaine commandant le premier escadron. Cet escadron est jumelé avec une association de réservistes allemands dont le président est un ancien de la Luftwaffe. Si vous cherchez des renseignements sur d'éventuels groupuscules nazis, c'est l'homme qu'il vous faut. Je me suis permis de téléphoner au capitaine Laporte. Il vous apportera toute l'aide que vous désirerez.

- Je vous remercie de ce renseignement.

- Je vous laisse déjeuner, ne ratez pas votre train. À Saarbrücken, vous descendrez dans le couloir souterrain et la correspondance pour Saint Wendel sera quai

numéro deux. J'imagine que vous ne parlez pas allemand.

- Non, évidemment.

- À Saint Wendel, un brigadier-chef vous attendra pour vous conduire au régiment. Deux chambres ont été réservées au mess. Bon voyage, commissaire.

- Merci.

- Ah, une dernière chose, les armes que vous avez apportées ne les cachez pas. Vous avez des papiers maintenant.

- Comment saviez-vous pour nos armes ?

- Je ne le savais pas, vous vous êtes fait avoir. N'oubliez pas vos réflexes de résistant. Vous allez en avoir besoin.

L'adjudant-chef s'en alla. Montagni et Baptisti restèrent un instant comme prostrés.

- Putain, on dira ce qu'on voudra, mais ces militaires savent organiser les choses.

- Ouais, cela va nous aider sur place.

Ils déjeunèrent jusqu'à ce que le speaker de la gare annonce la mise en place du train de la Deutsche Bahn en direction de Saarbrücken.

À Forbach les douaniers français montèrent dans le train et vérifièrent les papiers des voyageurs. Les deux policiers sortirent leur carte FFA. À la seule vue du bandeau bleu blanc rouge, les douaniers passèrent leur chemin sans vérifier les photos sur les documents. La rosette de la Légion d'honneur de Montagni aida sûrement.

À Saarbrücken, ce furent les douaniers allemands qui entrèrent en lice. Le contrôle fut largement plus strict. À l'avant du compartiment, un passager visiblement d'origine turque fut invité à descendre du train. Les douaniers fouillèrent les sacs des voyageurs. Montagni présenta à l'avance son autorisation de port d'arme et le douanier le regarda dans les yeux.

- Kein problem herr Kommissar. Nous avons été prévenus par la gendarmerie française.

- Danke, répondit bêtement César.

Ils descendirent, prirent le tunnel souterrain et remontèrent quai numéro deux où attendait le train pour Idar-Oberstein dont le troisième arrêt était Saint Wendel.

“Sankt Wendel, Sankt Wendel, zwei minuten abstanden”

Ils finirent enfin leur parcours. Un soldat les attendait sur le quai et les salua.

- Bonjour monsieur le commissaire. Je m'appelle Raymond Jousse. Je suis à votre disposition durant votre séjour ici.

- Vous n'êtes pas obligé de nous saluer. Nous sommes des civils.

- Vous portez la Légion d'honneur, c'est une obligation et une joie pour moi de vous saluer.

- Ne me dites pas qu'on vous a mis à notre disposition, car vous avez le même prénom que mon fils.

- Non, premièrement je viens de Marseille même si je suis chti. J'ai été affecté à Carpiagne pendant dix ans. Deuxièmement, comme je suis marié à une Sarroise, je parle allemand couramment. Je m'excuse d'avance, mais je n'ai qu'une Jeep Willis alors vous allez vous cailler les couilles. Rassurez-vous, le régiment n'est pas loin. Vous souhaitez que je vous emmène tout de suite à la gendarmerie ou préférez vous déposer vos affaires au mess ?

- Allons à la gendarmerie.

Ils s'installèrent dans la Jeep. César monta devant tandis que Baptisti se mit à l'arrière avec les valises sur les genoux. Le véhicule militaire n'avait pas de porte et bien que nous fussions encore en été, il ne faisait pas plus de dix degrés en cette matinée

allemande. César ne montra rien, mais Baptisti grelotta pendant le parcours.

Saint Wendel était un village qui aurait pu être dessiné par Walt Disney. En face de la gare démarrait la rue principale terminée par une église sainte de deux clochers à bulbe typique en Allemagne. Le centre-ville s'étendait ensuite sur une zone piétonne où ce qui troublait les deux Marseillais c'était la propreté et le fait que rien n'était étalé dehors.

Le régiment séparé en deux quartiers se situait sur les hauteurs de la ville. Au moment où ils arrivèrent, une colonne de chars M47 Patton sortait et prenait la direction du terrain de manœuvre.

César fut impressionné par ces mastodontes d'acier. Le M47 était un monstre bien plus gros que les M4 Sherman qu'il avait vu à Marseille pendant la guerre.

La gendarmerie occupait une aile du quartier Tritchler et on y accédait directement depuis l'extérieur. La jeep se gara devant.

- Je vous attends commissaire ; dit le brigadier-chef Jousse.

Montagni et Baptisti sonnèrent à la porte de la gendarmerie et un maréchal des logis-chef vint leur ouvrir.

- Commissaire Montagni ?

- Lui-même et l'inspecteur Baptisti.

- Entrez, entrez. On a reçu l'ordre de vous apporter toute l'aide dont vous auriez besoin, mais pas quel est le but de votre enquête.

Montagni n'était pas censé aborder le meurtre qui avait eu lieu à Marseille. Officiellement, il enquêtait sur une tentative d'intrusion d'anciens nazis dans l'armée française.

- La DPSD a eu vent d'une collusion entre d'anciens militaires français et des nazis.

- Des nazis, alors là commissaire, vous faites fausse route. S'il y a un endroit où il n'y a plus de nazis en Allemagne, c'est la Sarre. En 1945 ce département, ici on dit Länder, est devenu protectorat français jusqu'en 1955. La première mission qui a été donnée à la

prévôté, nous, a été de dénazifier totalement la région. Croyez-moi, tous les Sarrois qui ont appartenu peu ou prou au parti nazi ont été entendus, leurs activités disséquées pendant des années. Non, plus personne ici ne regrette Adolf Hitler.

- Ce n'est pas ce que disent la DST et le SDECE.

- Ils ne sont pas en Allemagne, nous oui. Faites ce que vous avez à faire et vous verrez que vous ferrez choux blancs. Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi on vous a envoyé de Marseille. On a un peu enquêté sur vous. Nous savons pourquoi vous avez eu la médaille de la Résistance, mais pas la Légion d'honneur.

- C'est secret défense, très secret en fait. Sachez simplement que c'est de Gaulle en personne qui m'a décoré les deux fois.

- Un bon point pour vous, même si beaucoup de militaires n'acceptent pas que l'Algérie ait obtenu son indépendance.

- Acceptez-vous que l'Alsace et la Moselle soient redevenues Françaises ?

- Oui, quel rapport ?

- Dans l'histoire, aucun peuple n'a jamais accepté le joug d'un autre pays. Vous verrez qu'un jour les pays de l'Est se libéreront de celui de l'URSS.

- Je n'avais jamais vu ça de ce point de vue.

- Ce qui compte c'est de s'apercevoir de ses erreurs et de les corriger.

- Bon, je n'ai pas le temps de refaire le monde. Le mien se limite aux petits larcins des appelés du contingent. Voulez-vous récupérer vos armes ?

- On va jouer franc jeu, nous sommes venus avec les nôtres, alors je vous remercie.

- Je vous mets en garde. L'Allemagne n'est pas la France. Le port d'arme n'existe pas ici. Seules les forces de l'ordre ont cette exception. Si la Polizei voit que vous êtes armés, ils vous embarqueront et nous devons venir vous chercher. Vos armes seront détruites et vous devrez rentrer en France. Alors vous ne les sortez qu'en cas de légitime défense.

- Compris. Je compte enquêter dans le milieu des anciens combattants allemands. Si j'ai besoin de vous, comment je vous joins ?

- Voici notre numéro de téléphone. Nous sommes joignables 24 heures sur 24.

- Merci, je souhaiterais rencontrer le colonel.

- C'est prévu. Dès que vous sortez, je téléphone à son chef de secrétariat, ils vous attendent.

À l'extérieur, Raymond remonta dans la jeep.

- On va au mess ?

- Non, votre colonel nous attend.

- Ok, embarquez.

L'entrée du quartier se situait à seulement vingt mètres de la gendarmerie. La jeep se présenta à la grille et un garde sortit pour vérifier les papiers des passagers et du véhicule. En Allemagne, les militaires ne plaisantaient pas sur les mesures de sécurité, car des agents soviétiques essayaient souvent de s'introduire dans les casernes des alliés pour prendre des photos des infrastructures et pourquoi pas des renseignements. D'ailleurs, à peine le dépôt de munitions avait-il été inauguré, qu'un officier soviétique avait été surpris en train de le prendre en photo.

Satisfait, le garde salua les occupants de la jeep et ouvrit les grilles. Quand on rentrait dans le quartier, on était accueilli, à droite par

un Sherman du nom de Montebello et à gauche, par la statue d'un arien sculpté à même la façade du poste de sécurité. Au centre trônait le mât des couleurs où étaient hissés les drapeaux français et allemand.

- Comment se fait-il qu'il y ait cette statue dans une caserne française ? Demanda Montagni.

- Notre quartier est une ancienne caserne prussienne. Les bâtiments datent d'avant 1870 et sont classés monuments historiques par les Allemands. Vous voyez les panneaux où sont inscrits les noms des capitaines ?

- Oui.

- En dessous il y a encore des croix gammées.

- Merde alors.

Ils arrivèrent devant le poste de commandement où trônait la statue du maréchal de Turenne, car le premier nom du régiment était le Turenne Cavalerie.

Le colonel les accueillit dans la salle d'honneur du régiment. Jousse attendit encore une fois dans la jeep.

- Commissaire Montagni, inspecteur Baptisti c'est un honneur pour notre régiment de vous accueillir.

- Mes respects mon colonel. Je ne suis qu'un modeste serviteur.

- J'ai commencé ma carrière comme lieutenant au 7^o régiment de Tirailleurs Algériens. Cela vous dit quelque chose ?

Baptisti regarda son supérieur avec un œil interrogateur.

- Ne me dites pas que vous étiez à Marseille en 1945 ?

- J'ai fait partie de ceux qui vous ont trouvé, vous et votre compagnon. Qu'est-il devenu ?

- Il est commissaire lui aussi, à la PJ de Marseille.

- Je plains les bandits marseillais avec vous deux dans cette belle ville. Je vais vous mettre à l'aise tout de suite, je sais parfaitement pourquoi vous êtes là.

Comment comptez-vous aborder votre enquête ?

- L'adjudant-chef Mabire m'a dit que le premier escadron était jumelé avec une amicale de réservistes allemands. Je souhaiterais être introduit auprès d'eux. Leur président aurait des renseignements essentiels sur les anciens nazis.

- C'est prévu, le capitaine Laporte vous attend. Je vous souhaite un bon séjour chez nous. Permettez-moi de vous mettre en garde. Nous ne sommes plus une force d'occupation. Si vous avez des problèmes en dehors de la garnison, je ne pourrais rien pour vous.

- C'est noté.

Ils sortirent et se rendirent au premier escadron. Le capitaine Laporte les accueillit devant un café et informa Montagni que samedi, après-demain, les cadres de l'escadron étaient invités chez les réservistes allemands. Les deux policiers se joindraient à eux. Officiellement ils étaient un ancien compagnon d'armes du colonel accompagné de son jeune frère venu visiter la ligne Siegfried. Souhaitant écrire un livre sur cette ligne de défense, il avait demandé à rencontrer d'anciens militaires allemands ayant servi sur cette infrastructure. Il espérait qu'à la Reservisten KamaradenSchafft, il y aurait des « anciens » qui pourraient lui raconter des anecdotes à mettre dans son livre.

Après tout cela, ils déposèrent leurs affaires dans leurs chambres au mess et allèrent déjeuner. Dans la salle à manger du mes sous-officiers, ils s'installèrent à la table des cadres du premier escadron. Jousse fit les présentations. L'adjudant Godart, adjudant d'escadron, entama la discussion.

- Monsieur, je vois que vous avez la Légion d'honneur et la médaille de la Résistance. Comment un trou du cul de civil peut-être plus médaillé que moi qui ai fait l'Indochine.

Jousse se pencha vers César et lui expliqua qu'il s'agissait d'une joute et qu'il ne fallait pas prendre au premier degré les mots de l'adjudant.

- Quel âge avez-vous mon adjudant ?

- Trente-cinq ans, pourquoi ?

- Parce qu'à votre âge j'avais déjà buté des dizaines de boches. Combien avez-vous tué de viets ? Je suis sûr que mon beau-fils qui était à Diên Biên Phu en a tué plus que vous.

Le silence se fit dans la salle à manger. Des civils allemands travaillaient au sein de l'armée française, ceci en vertu des accords bilatéraux passés entre les deux pays.

- Dans quel régiment avez-vous servi ?

- Résistance. Mon groupe a détruit les défenses antiaériennes allemandes à Marseille.

- Ces Marseillais, toujours à exagérer. J'imagine que vous les aviez vus de loin ces batteries de DCA.

- Demandez à votre colonel. Il m'a trouvé à moitié mort après que le 7^o RTA ait investi les hauteurs de Marseille. Sinon, demandez à de Gaulle qui m'a décoré en 1945.

L'adjudant se leva, prit son verre et dit : messieurs, je porte un toast à un véritable héros. Tous se levèrent et burent leurs verres cul sec.

L'adjudant se rapprocha de César.

- Le capitaine m'a dit que vous venez avec nous samedi à Dirmingen. Sur quoi enquêtez-vous ?

- Je cherche d'anciens nazis.

- Bordel, mais il n'y a que ça ici. Tous ces enfoirés étaient affiliés au parti et ne jurent encore que sur Adolph. Ce ne seraient pas plutôt des SS que vous cherchez ?

- C'est possible.

- Le capitaine Heinrich vous donnera les tuyaux dont vous avez besoin.

- Le capitaine Heinrich ?

- Oui, c'est le président de leur amicale. Vous verrez ce sont des salopards de boches, mais ils sont sympas. J'espère que vous tenez l'alcool ?

L'après-midi, ils purent aller au parc à chars pour voir de près les fameux M47 Patton. D'un poids de quarante-six tonnes, il était entraîné par un moteur V12 de huit cents chevaux. Les tankistes étaient en train de faire l'entretien des trains de roulement et quand ce fut fini, ils leur proposèrent de faire un tour.

Debout sur le siège du chef de char, Montagni découvrit la sensation fantastique de puissance que procure le fait d'être au sommet d'un char de combat. Au démarrage, le canon de 90 millimètres se soulevait puis l'engin prenait rapidement de la vitesse grâce à sa boîte automatique.

À l'issue de la promenade, le pilote, un appelé du contingent, vint voir Montagni.

- Bonjour monsieur le commissaire, vous me reconnaissez ?

- Pignol ? Qu'est-ce que tu fous là ?

- Mon service militaire, pardi. Sans vous je serais aux Baumettes à l'heure actuelle. C'est plutôt à vous qu'il faut demander ce que vous foutez là. On nous dit que vous êtes du DPSD, mais je n'y crois pas.

- Et bien fait comme-ci. Ça fait longtemps que tu n'es pas retourné à Marseille ?

- J'y étais le week-end dernier.

- Alors tu as dû entendre parler du crime aux abattoirs de Saint-Louis. J'enquête là-dessus. Mais tu fermes ta gueule sinon je donne ton pedigree au DPSD.

- Ne faites pas ça commissaire, ils seraient capables de me faire sauter mon permis de conduire poids lourd. Grâce à l'armée, j'ai trouvé un boulot de chauffeur aux Arnavaux.

- C'est bien, tiens-toi tranquille et tout se passera bien.

Le soir, Montagni invita Jousse au restaurant pour le remercier de son aide. Ils se rendirent en ville à pied. Décidément les rues allemandes étaient d'une propreté remarquable. De retour sur le parvis de la gare, ils durent traverser la rue pour se rendre à la partie piétonne. En bon marseillais, Baptisti s'engagea sur la route à vingt bons mètres d'un passage piéton. Jousse le retint et lui expliqua qu'ici, on se retrouvait au poste de police pour moins que cela. Ils passèrent donc sur les clous et atteignirent la partie de la ville où se situaient les gasthaus. Là encore le dépaysement était total. En France les restaurants avaient leurs terrasses où tout au moins quelques chaises à l'extérieur et le menu était affiché sur la devanture. Ici, rien ne distinguait un restaurant d'une droguerie ou épicerie. Montagni s'arrêta donc sur le

trottoir pour essayer de deviner la fonction d'une échoppe. Les voitures qui passaient sur l'avenue s'arrêtèrent croyant qu'il voulait traverser.

- Ils sont fadas ces Allemands; rigola César.

- Non, ici, c'est le royaume du respect. Les piétons sont prioritaires, donc si vous souhaitez traverser, ils s'arrêtent.

- Putain on devrait envoyer les Marseillais en stage en Allemagne pour leur apprendre le respect. Dit Baptisti.

Ils arrivèrent enfin devant une auberge.

- Ils parlent l'argot, dit César. Un gastos, c'est de l'argot.

- En fait, ça vient de l'occupation. Les titis parisiens ont repris le nom allemand « gasthaus » que l'on peut traduire mot à mot maison d'hôte, et l'ont francisé.

Ils entrèrent et l'intérieur était bien plus accueillant. Tout le mobilier était en chêne et les fenêtres tendues de lourds rideaux en velours pourpre.

- Bon quelle est la spécialité de la région, monsieur Jousse ?

- Si vous m'appeliez Raymond, ce serait plus sympa.

- Ok, alors tu m'appelles César.

- Moi c'est Sauveur, dit Baptisti.

- Les Allemands mangent très peu le soir. Leur petit déjeuner est copieux, charcuterie,

harengs au vinaigre. Le midi c'est plutôt un Bortsch, une soupe contenant, légumes et viande, en revanche ils se contentent d'une salade légère. Mais je vous conseille de commander des saucisses.

- Des saucisses ?

- Oui, mais rien à voir avec des chipolatas ou saucisses italiennes. Essayez une saucisse blanche et une curry Wurtz. Wurtz veut dire saucisse en allemand. Le tout avec de bonnes frites aussi bonnes que les belges, bien entendu arrosées d'une bière brune.

- Banco, je te suis, et toi Baptisti ?

- Ils font du steak ?

Ils mangèrent et burent volontiers. Raymond leur expliqua que chaque ville ou village avait sa brasserie de bière ou sa

distillerie de Schnaps. À vingt-deux heures, ils rentrèrent. Les rues étaient désertes, ce qui tranchait encore une fois avec l'ambiance marseillaise.

Le lendemain, César eut une idée. Après un vrai petit déjeuner français pris au mess, ils retournèrent à la gendarmerie. Montagni souhaita rencontrer le commissaire de la Polizei locale.

Le maréchal des logis-chef Spangen les emmena au commissariat, Wendilener Strasse. Montagni leur demanda si la Polizei avait eu maille à partir avec des néonazis dans la région. César posait les questions et le gendarme traduisait. Le commandant Leibnitz les emmena rencontrer des jeunes aux crânes rasés habillés de cuir noir. Dans

leur bistrot la décoration était essentiellement composée de drapeaux à trois bandes : rouge, blanc et noir. Le chef Spangen expliqua à Montagni que ce drapeau était celui de l'Allemagne avant l'adoption de la croix gammée. Ils auraient certainement préféré arborer le swastika, mais c'était formellement interdit en RFA. Sur les murs, une cible de jeu de fléchettes représentait des carrés jaunes, représentant à leurs yeux l'étoile de la même couleur. Ils détestaient les juifs, mais là encore ils ne pouvaient pas le proclamer.

- Demandez-leur s'ils connaissent les frères Hans et Rodolf Grunberg ? Dit Montagni.

À l'énoncé des noms, les jeunes tressaillirent. C'était discret, mais César avait

un don pour sentir cela. Leibnitz traduisit et les jeunes répondirent évidemment que non.

César attrapa un des néonazis par le col et le regarda dans les yeux.

- Je sais que tu comprends le français espèce de salopard, alors tu vas dire aux Grunberg que quand j'aurai mis la main sur eux, ils passeront un mauvais quart d'heure. Tu vois ces médailles, c'est en butant des SS que je les aie obtenues.

Le policier allemand agrippa son collègue français et le sortit du bar.

- Qu'est-ce qui vous a pris ? demanda Spangen ?

- Il faut savoir secouer le cocotier si on veut ramasser des noix de coco, bonne chance

pour traduire ça au casque à pointe (autre surnom des Allemands).

Ils se séparèrent du policier allemand et repartirent vers la gendarmerie.

- Qui sont les frères Grunberg ?

- Écoutez, arrêtons de nous mentir. J'enquête sur un meurtre à Marseille. Mes recherches m'ont amené sur les traces des Grunberg. Vous êtes un enquêteur comme moi. Quand on a une intuition, on la suit, et mon intuition me dit que ces déchets de capotes SS ne sont que des meurtriers qui se réfugient derrière une idéologie pour assouvir leur soif de sang. Vous savez ce que disait Nietzsche : le fanatisme est le courage des lâches, ou quelque chose comme ça.

Savez-vous si des trésors de guerre ont été trouvés dans la région ?

- Qu'entendez-vous par trésor de guerre ?

- Mille pièces de vingt Mark or.

- Mille pièces. Non, la loi allemande est différente de la loi française. En France l'inventeur d'un trésor garde la moitié, en Allemagne, c'est zéro. Tout va au Bund.

- Bund ?

- Pardon, l'état allemand.

- Ok, faites comme si je ne vous avais rien dit. Je vous tiendrais au courant de mes investigations.

- Reçu commissaire.

Le soir, Jousse vint chercher les deux policiers et les emmena chez lui. Baptisti portait une bouteille de vin qu'ils avaient acheté aux économats, le magasin d'alimentation réservé aux forces françaises.

- Dis-moi Raymond dans ce pays de sauvages, vous devez bien avoir un fleuriste.

- Tu n'es pas obligé César.

- C'est pour cela que je le fais, parce que je n'y suis pas obligé, ça me fait plaisir.

Ils arrivèrent à Theley, un petit village perché sur les hauteurs de la vallée de la Sarre. Jousse habitait avec ses beaux-parents, ce qui était le cas pour beaucoup de jeunes couples allemands. Comme en France, à l'issue de la guerre, une des choses qui

manqua le plus, furent les logements. Les parents de l'épouse de Raymond avaient une maison immense et chacun pouvait vivre sa vie sans empiéter sur l'espace de l'autre.

César et Sauveur entrèrent chez Raymond. Ils n'osaient pas bouger tellement la maison rutilait de propreté. Madame Jousse vint à leur rencontre.

- Entrez, commissaire et inspecteur, ne soyez pas timides.

- Bonsoir madame, nous sommes très honorés que vous nous receviez chez vous. Veuillez accepter ce modeste bouquet de fleurs en gage de notre gratitude.

- Hola, je ne suis pas la reine d'Angleterre, pas de madame, appelez-moi Emma.

- D'accord, alors appelez-nous César et Sauveur.

- Enchanté, entrez, entrez, mettez-vous à l'aise.

- Qu'est-ce que vous buvez ? demanda Raymond.

- Surprends-nous, je ne vais quand même pas demander un pastis en Allemagne.

- Also, Sie werden ein Pils trinken.

- Pardon?

- Une pils, c'est une bière, une brune, ça vous va?

- Banco.

Ils s'assirent au salon et dégustèrent une bitburger Pils, une bière de la ville de Bitburg.

- Emma, vous qui êtes allemande, que pensent les Allemands de la présence des alliés ?

- Les Allemands et les sarrois encore plus, adorent les Français. En revanche, tu peux me croire, excuse-moi, mais je te tutoie ...

- Pas de problème.

- En revanche, donc nous n'aimons pas les Américains. D'un point de vue économique, ils n'emploient pas d'ouvriers allemands comme les Français, n'achètent pas leurs denrées aux Allemands. Mais ce n'est pas tout, ils sont arrogants, irrespectueux et leur attitude à la fin de la guerre fut dégueulasse.

- Comment cela ?

- Pas une seule femme allemande n'a été violée par un soldat français, mais les Russes et les Américains ne se sont pas gênés. Et dans les länder qui n'ont pas connu l'armée rouge, les viols ne furent que le fait de l'armée américaine.

- Cela ne m'étonne pas, ce fut la même chose à Marseille. Nous avons été ravis de voir les Américains chasser la Wehrmacht, mais ma femme avait peur des Américains, comme toutes les femmes françaises. Et l'occupation jusqu'en 1955, comment l'as-tu vécu ?

- Cela n'a pas été un problème. Tu sais en comparaison avec l'Allemagne de l'Est qui est occupée par les Russes et les autres Länder de la RFA sous occupation américaine, la vie en Sarre fut agréable. En 1955, les Français ont

organisé un référendum. Les Sarrois devaient répondre à trois questions : voulez-vous devenir français, indépendants, ou être rattachés à l'Allemagne. Les Sarrois ont choisi de redevenir allemands et la France a respecté leur choix. Et puis tu sais, Saint Wendel est la seule garnison française en Sarre. On ne va quand même pas se plaindre.

- Et toi tu es contente d'être allemande ?

- Je suis contente d'être dans un pays démocratique qui se développe bien. Mais il ne faut pas chercher à mettre les gens dans des cases. Un Sarrois est Sarrois. Quand ma mère va à Trêve, elle dit : ich gehe an der Deutsh, je vais en Allemagne. Si elle va à Munich ou à Berlin est dit : ich gehe an der Preutz, je vais en Prusse. L'Allemagne est une République fédérale. On est d'abord sarrois,

bavarois ou berlinois et après on est allemand. Et ce n'est pas plus mal, comme cela un nouveau Hitler aura plus de mal pour fédérer tous les Allemands sous sa bannière.

- Tu viens de m'en apprendre plus sur les Allemands en cinq minutes que durant les quinze dernières années.

- Maintenant tu vas goûter un rôti de porc cuit à la flamme et arrosé à la bière. Tu vas adorer les Allemands.

Ils se régalerent de cette viande fondante accompagnée de pommes de terre cuites dans le jus. À l'issue du repas, ils dégustèrent un verre de schnaps.

- Rassure-toi dit Raymond, c'est mon épouse qui vous raccompagne. Elle ne boit pas.

- Ça ne te dérange pas si on parle un peu de mon affaire.

- Non bien que je ne sache rien de celle-ci.

- Un ancien de la deuxième DB qui a fini sa carrière militaire à Saint Wendel a été assassiné à Saint Louis. Il s'appelait Rambert. Tu ne le connais pas, il est arrivé à Marseille en 1947. Mais y a-t-il quelqu'un au régiment qui était là depuis 1945 ?

- Il y a certainement des ouvriers allemands qui sont là depuis le début de la présence française. Mais je ne pense pas que tu aies envie d'en parler avec un allemand.

Mais ce dont je suis sûr, c'est que si les régiments se sont succédé à Saint Wendel, les chevaux de la section équestres ont toujours été là.

- Alors je vais demander à la gendarmerie de convoquer un cheval.

- Non, tu es con. Qui dit cheval dit fer à cheval et donc maréchal-ferrant. Le nôtre est un vieux brigadier-chef. Il a sûrement connu ton Rambert.

- Quand pourrais-je le voir ?

- Demain on est samedi, mais il vit à côté des écuries. Va z-y, tu le trouveras certainement. Mais n'y va pas avec les gendarmes, il ne les aime pas. Son grand-père était juif et c'est les gendarmes français qui l'ont donné aux SS. Il s'appelle Jorik Borovitz.

- Je te remercie.

Le soir, Emma les raccompagna à Saint Wendel.

- Dis-moi, je suis peut-être indiscret, mais j'ai senti une blessure quand tu parlais de ta mère ce soir, dis César.

- Elle a une maladie cardiaque. Elle devrait être opérée, mais son assurance ne couvre pas les soins et nous n'avons pas les moyens. Tu sais, ça ne gagne pas beaucoup un militaire et il y en a pour quatre mille francs.

- Je suis désolé.

Le lendemain matin Montagni et Baptisti allèrent à la section équestre. Des militaires et des civils montaient les chevaux dans le manège.

- Je n'aime pas les canassons, commissaire, dit Baptisti.

- Et je suis sûr qu'ils te le rendent bien.

Un capitaine et son épouse attendaient devant le club house qu'un cheval se libère pour pouvoir assouvir leur passion.

- Excusez-moi mon capitaine, pourriez-vous me dire où je pourrais trouver le maréchal-ferrant.

- Il a un appartement dans l'aile droite, la porte rouge que vous voyez à vingt mètres.

- Je vous remercie.

César toqua à la porte. Un solide gaillard d'une cinquantaine d'années ouvrit.

- Je ne travaille pas aujourd'hui, dit-il, si un bourrin a perdu un fer on verra ça lundi. J'ai une vie moi.

- Bonjour, monsieur, je suis le commissaire Montagni du DPSD. J'aurais aimé parler avec vous de la période 1945 – 1947.

- Soyez plus précis.

- Avez-vous connu Bertrand Rambert ?

- Oui, allez au but ou allez vous faire foutre, je n'ai pas que ça à faire.

- Rambert a été assassiné et nous pensons que ce meurtre à un rapport avec sa vie ici à Saint Wendel.

- Je ne sais rien de la vie de Rambert, vous m'emmerdez.

Il alla claquer la porte quand Montagni dit :

- Saviez-vous que la mère de Rambert était juive ?

Le maréchal-ferrant stoppa son geste, se retourna et invita les policiers à rentrer chez lui.

- Voulez-vous un café, commissaire ?

- Volontiers.

Borovitz prépara un café très serré.

- Qu'est-ce qui vous fait dire que le meurtre de Rambert a quelque chose à voir avec le fait qu'il ait été juif ou qu'il ait vécu à Saint Wendel.

- Vous pensez bien que je ne peux pas vous donner des détails de l'affaire, mais sa

mort, des faits matériels et la présence de néonazis sur les lieux m'ont conduit ici.

- Des néonazis ? Les pourris. Que voulez-vous savoir sur la présence de Rambert ici ? Cela fait longtemps et je ne peux pas dire que je l'ai bien connu.

- Savez-vous si Rambert s'intéressait aux traces de l'armée allemande à Saint Wendel ?

- Vous voulez dire, est-ce qu'il collectionnait des armes ou d'insignes nazis ?

- Par exemple.

- Il y avait un groupe de soldats dont faisait partie Rambert, qui pensaient qu'Hitler avait séjourné au Schaumberg avant la campagne de France. Je sais qu'ils cherchaient des preuves de cela. Vous savez, une tasse ou une assiette ayant été utilisée par

Adolph vaudrait plusieurs milliers de francs.
Et il y a un marché pour ça en France, mais
aussi en Allemagne.

- C'est quoi le Schaumberg ?

- C'est la colline qui domine notre terrain
de manœuvre.

- Savez-vous si la ligne Siegfried passe
par votre terrain de manœuvre ?

- Mais bien sûr, et il y a fort à parier que
cette colline soit en fait un ancien bunker de
la ligne Siegfried.

- Dernière question. Est-ce que Rambert
a fait quoi que ce soit qui pourrait faire penser
qu'il s'était enrichi avant de partir ?

- Bordel, maintenant que vous le dites.
Oui, bien sûr, cet enfoiré s'était payé une

Mercedes 170 V et croyez-moi, un sergent comme lui n'avait pas les moyens de l'acheter.

- Je vous remercie, monsieur Borovitz.
Passez un bon week-end.

L'après-midi, le capitaine Laporte récupéra Montagni et l'emmena à Dirmingen pour être présenté aux réservistes allemands. Ils prirent la direction du village de Raymond Jousse, le dépassèrent et continuèrent jusqu'à Dirmingen. Ils passèrent devant une grande brasserie et à la sortie du village, entrèrent dans la forêt sur une centaine de mètres jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une hutte en bois.

Cette journée organisée par les Allemands avait pour but d'accueillir les nouveaux arrivants de l'escadron de char, qui avaient été mutés durant l'été. Les épouses étaient conviées, plus quelques appelés du contingent parmi les plus méritants. Le capitaine Laporte en profiterait pour présenter le commissaire Montagni comme étant un ancien du régiment et de l'escadron pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Le premier escadron du premier régiment de cuirassiers avait la particularité d'être détenteur de la cornette blanche, un morceau de tissu accroché à son fanion.

Le maréchal de Turenne avait acheté auprès du Roi Louis XV une ordonnance autorisant « son » régiment à défilé en tête de toute la cavalerie française. Pour signifier

cela, le roi avait accroché à l'étendard un ruban blanc et de nos jours, c'était le premier escadron qui en avait la garde. C'était pour cette raison qu'il se nommait « la cornette blanche ».

L'adjudant Godart arriva à son tour avec les appelés et un patin de char sur lequel était soudé un tube creux. Il s'en servit pour y planter la hampe du fanion bleu ceint de la cornette blanche.

Chacun et chacune fut accueilli par les Allemands et se retrouva avec une chope de bière à la main. César se rapprocha d'Emma et Raymond Jousse. Le capitaine Laporte fit un discours pour remercier les réservistes allemands pour leur accueil et présenter les nouveaux arrivants et leur « ancien », le commissaire Montagni. Jousse, étant celui

qui parlait le mieux l'allemand traduisit les paroles du capitaine.

Puis ce fut au tour du capitaine Heinrich, le président de l'amicale de faire son discours. Pendant ce temps, des Allemands allumèrent plusieurs feux pour y faire cuire des saucisses, des Schweinbraten (poitrine de porc grillée) et des rôtis à la bière.

La bière coulait à flots quand César s'approcha d'Heinrich.

- Bonjour mon capitaine, parlez-vous français ?

- Ja wolh, j'ai appris le français à Paris en 44 ; répondit-il en souriant avec un accent à couper au couteau.

« Et moi, en 44 je butais tes camarades, connard » ; pensa Montagni.

- Je suis en train d'écrire un livre sur les défenses allemandes durant la guerre. Pour cela j'aimerais pouvoir visiter un édifice de la ligne Siegfried. Y a-t-il dans vos rangs un ancien soldat qui ait servi sur cette ligne.

- Bien sûr, je vais vous présenter l'Obergefreiter, pardon caporal-chef, Schmidt. Il était artilleur sur un des ouvrages. Il fait partie d'une association qui entretient la ligne Siegfried. Il pourra vous aider dans vos recherches.

César s'entretint avec Schmidt et ils convinrent de se retrouver demain, dimanche au sommet du Schaumberg. Le vieux caporal-chef, lui promit de l'éblouir avec une tourelle d'artillerie qui couvrait la vallée de la Sarre et la route vers Trêves.

Ce midi, il découvrit avec délectation les différentes saucisses, les fameux Scweinbratten cuits directement sur la flamme et non sur la braise. Les viandes étaient agrémentées de salades de Kartoffeln (pommes de terre) accompagnées de harengs fumés. Enfin en dessert, il fut surpris de découvrir la grande variété de gâteaux allemands, aux fruits ou au chocolat.

L'après-midi, ceux qui n'étaient pas complètement bourrés participèrent à un concours de fléchettes ou de pétanque. César, Emma et Raymond firent équipe pour une triplète qui foutait la pâtée à toutes les autres équipes.

- Excuse-moi Raymond, la bière allemande est bonne, mais il faut que je pisse. Tu sais où sont les toilettes ?

- Va au fond de la hutte, à droite.

César entra pour la première fois dans la petite maison en bois et fut surpris par la beauté des meubles en bois sculpté. Plusieurs Allemands et Français cuvaient leur schnaps sur de gros canapés en velours rouge.

Il entra dans les toilettes, chercha une pissotière et en trouva une qui lui arrivait au menton. Une porte ouverte lui tendait les bras et il trouva une cuvette dans laquelle il se soulagea. Là encore il fut stupéfait par la propreté des lieux.

De nouveau opérationnel, il retourna auprès de ses équipiers.

- Dis-moi Raymond, pourquoi les pissotières sont à hauteur de menton ? Ils pissent comment les schleus.

Raymond éclata de rire et traduisit ce que venait de dire César pour que tout le monde en profite. Les Allemands pouffèrent et levèrent leurs chopes en direction du pauvre Montagni qui ne comprenait pas la raison de cette hilarité.

- Tu n'as pas remarqué un tuyau en caoutchouc à côté de la pissotière ?

- Oui, pourquoi ?

- C'est un dégueuloir.

- Un quoi ?

- Un dégueuloir. Quand les Allemands sont trop bourrés, ils dégueulent un bon coup, comme ça ils peuvent encore boire. Le tuyau, c'est pour nettoyer.

- Bé merde alors, sont pas cons ces boches.

- N'oublie pas où tu es César, dit « allemands ». Ce ne sont plus des boches ou des schleus ; susurra Raymond.

- Tu as raison excuses moi. Bon et si on leur donnait une leçon de pétanque.

Et en effet, ils remportèrent le concours et une chope siglée Dirmingen chacun.

À dix-sept heures, le capitaine prit congé de leurs hottes et les remercia. Sur le chemin retour, Montagni lui raconta sa rencontre avec Schmidt et le fait que demain il irait visiter un bunker.

Pendant ce temps, Baptisti avait passé la journée au stade de Saint Wendel où se jouait un tournoi de football. Le soir, ils se retrouvèrent avec César qui recommença son explication de la rencontre avec le vieux soldat allemand.

- Demain après-midi, je vais visiter une tourelle d'artillerie allemande de la deuxième guerre mondiale avec un vieux caporal-chef. Je vais essayer de savoir s'il a entendu parler d'un trésor caché dans la région. On se retrouvera le soir pour faire le point. En attendant, je vais me coucher, j'ai un peu abusé du schnaps et demain ne me réveille pas.

À l'issue du repas de midi, César se rendit à pied en direction du terrain de

manœuvre du régiment. Celui-ci ne se situait qu'à cinq cents mètres du mess. Dès l'entrée César regretta son idée. Labouré par les chenilles des M47 Patton, le chemin qui menait au Schaumberg n'était qu'un ruisseau de boue. Le commissaire sautillait pour essayer de mettre ses pieds sur des zones un peu plus sèches. Quand il atteint le sommet, ses chaussures n'étaient plus que deux boules de boue de plusieurs kilos chacune.

Il retrouva l'obergefreiter Schmidt qui lui était monté en Mercedes 4x4. Un autre homme, plus jeune, attendait à ses côtés. Un signal se déclencha dans la tête du commissaire et il regretta d'être venu seul et sans son arme.

- Bonjour, monsieur le commissaire, je m'appelle Karl, Hanz Schmidt m'a demandé

de l'accompagner pour traduire. Il ne parle pas français.

- En revanche, vous le parlez parfaitement.

- Vos compatriotes nous ont obligés à l'apprendre pendant l'occupation.

Le ton du jeune homme ne plaisait pas à Montagni.

- Et bien moi, pendant l'occupation allemande, je n'ai pas appris l'allemand. J'ai appris comment les tuer.

Les deux hommes se toisèrent quelques secondes quand Schmidt mit fin au malaise.

- Wihr solen gehen.

- Qu'a-t-il dit ?

- Il fallait apprendre l'allemand, monsieur le commissaire.

- Très drôle.

Au sommet du Schaumberg trois énormes rochers formaient un triangle. Au centre, un trou de cinquante centimètres de côté apparaissait. Schmidt se glissa dedans et les deux autres hommes le suivirent. Hanz Schmidt sortit une lampe tempête, comme celle qu'utilisent les cheminots.

Ils s'enfoncèrent dans un boyau étroit et humide. César faisait des efforts pour ne pas glisser. Il lui sembla qu'ils s'enfonçaient dans les entrailles de la colline quand le chemin redevint plat. À partir de là, les murs étaient faits de béton parfaitement sec. Un léger courant d'air laissait à penser que l'endroit

était équipé d'un système de ventilation passive.

Une porte rouillée apparut. Hanz sortit une clef, ouvrit et alluma la lumière. Ils pénétrèrent dans une pièce de dix mètres carrée avec au centre une pièce d'artillerie que César évalua être un quatre-vingt-huit millimètres. En fait il en était sûr, car c'était les mêmes canons qu'il avait détruits en 1945 à Marseille.

Les Allemands utilisaient les mêmes canons pour la lutte antiaérienne et le combat antichar. Les uns s'appelaient FLAK (flugzeug abwehr cannone, canon antiaérien) et les autres PAK (panzer abwehr cannone, canon antichar).

Pourtant ils étaient sous terre et César se demandait comment ce canon pouvait être

utilisé. Il posa la question et Karl traduisit. Hanz actionna une manette et le plafond en coupole se souleva. Ensuite ce fut la pièce d'artillerie qui se rehaussa de quelques centimètres. Une deuxième commande la fit avancer et le canon se retrouva à l'air libre.

- C'est fabuleux dit César. Il faut bien avouer que vous êtes des génies en matière d'armement.

Hanz dit quelque chose et éclata de rire.

- Ce sont les mêmes tourelles que votre ligne Maginot, vous savez pourquoi, monsieur le commissaire ?

- Non.

- Parce que la ligne Maginot a été construite par Kroup, une entreprise allemande.

Schmidt riait encore.

- Combien de tourelles comme cela composent la ligne Siegfried.

- Plusieurs centaines, plus des casemates pour abriter les soldats.

- J'ai encore une question. Schmidt a-t-il entendu parler d'un trésor caché dans un de ces édifices ?

- Quel genre de trésor ?

- De l'or. De l'or que les nazis auraient planqué pour pouvoir couvrir leur fuite, comme ils l'on fait en Autriche et en Italie. Die Spinne, ...

César reçut un coup derrière la tête et il perdit conscience immédiatement.

Le soir, au mess, Baptisti attendait son commissaire pour le dîner. Au bout d'une heure, il alla à la gendarmerie pour signaler sa disparition. Le gendarme de permanence le rassura en lui disant que le commissaire avait peut-être été invité à dîner par les Allemands. Il rentrerait en taxi, bourré, comme tous ceux qui se laissaient surprendre dans une embuscade.

César se réveilla attaché à une chaise. Son crâne lui faisait horriblement mal. La pièce était complètement noire. Il ne voyait rien, ne savait pas où il était, ne savait pas quelle heure il était et ne savait pas depuis combien de temps il était là.

« Putain, je me suis encore fait surprendre comme un con, comme en Algérie

quand Ben Bella m'a chopé. Ah, il est beau le commissaire divisionnaire, le héros de guerre. Un gros con oui, voilà ce que je suis, un gros con. Qu'est-ce qu'il croyait le gros con ? Que les boches allaient lui dire où étaient les frères Grunberg ? Baptisti, que fait Baptisti ? Merde, si je meurs ma femme n'aura jamais ma dépouille et je ne verrais pas grandir mes petits-enfants. »

Sa tête lui faisait encore plus mal quand il perdit à nouveau connaissance.

Au réveil, Baptisti alla toquer à la porte de César. Comme personne ne répondait, il se rendit à l'accueil pour demander à ce qu'on lui ouvre la porte. Il constata que la chambre était vide et que le lit n'avait pas été défait.

Il savait que cela ne servirait à rien de retourner à la gendarmerie. Ne pouvant rester sans rien faire, il alla sur le terrain de manœuvre. Il grimpa sur le Shaumberg, retrouva les traces de chaussures du commissaire et de deux autres personnes, plus celles d'un véhicule avec de grosses roues. Un 4x4 certainement.

À midi, Montagni n'était toujours pas là. Il déjeuna puis retourna à la gendarmerie. Le chef Spangen était là.

- Le commissaire a-t-il refait surface, demanda-t-il ?

- Non et je veux que vous entamiez des recherches pour disparition.

- Vous êtes policier et vous savez très bien que pour des adultes, on ne fait rien avant trois jours.

- Ce n'est pas un civil quelconque c'est un commissaire qui est sur une enquête et qui était hier avec des Allemands dont nous ignorons tout. Téléphonnez au moins au président de l'amicale de Dirmingen pour savoir si celui qui devait lui faire visiter la ligne Siegfried est chez lui.

- Je vais faire cela.

Spangen téléphona au capitaine Laporte pour avoir le numéro de téléphone d'Heinrich. Ce dernier l'informa que Schmidt n'était pas rentré chez lui et que sa femme avait signalé sa disparition à la Polizei.

- Bon je crois qu'on ne va pas attendre trois jours.

César reçut un seau d'eau froide sur la figure. Il toussa, essaya d'ouvrir les yeux, mais la douleur et un projecteur l'en empêchait.

- Bonjour monsieur le commissaire César Montagni du commissariat de Saint Louis, à Marseille. Je dis cela pour que vous compreniez que ce n'est pas la peine de nous mentir, nous savons pourquoi vous êtes ici. Vous voulez savoir si les frères Grunberg ont tué Rambert, ce sale juif et si c'est lié avec un magot de mille pièces d'or de vingt marks. Et bien oui. Et moi je veux savoir où sont ces pièces. Alors, vous allez me dire si vous les avez trouvées et où vous les avez mises.

- En temps normal, je ne répondrais pas aux questions d'un sale SS, mais là c'est facile. Non, je n'ai pas trouvé le trésor de Rambert.

- Le problème, commissaire c'est que si vous le saviez, vous ne me le diriez pas. Alors vous allez être torturés. Si vous mourez sans avoir parlé, je vous croirais. Seulement, vous allez mourir lentement. Ce ne serait pas drôle sinon.

Montagni reçut un énorme coup de poing à la figure.

Avec l'aide de tous les militaires du premier escadron, les gendarmes organisèrent une fouille du terrain de manœuvre. Des plongeurs sondèrent les étangs et les moniteurs de sport s'équipèrent

de cordes pour ausculter les kilomètres de galeries passant sous le Schaumberg.

Ils ne trouvèrent rien. Au soir, Baptisti était dans tous ses états. Il se rendit à une cabine téléphonique, inséra une pièce de deux marks et appela Marseille.

- Commissaire Padovani.

- Commissaire, c'est Baptisti.

- Salvatoré, come va ?

- Je suis dans la merde commissaire. Montagni a disparu.

- Disparu, hurla Padovani, comment ça disparu ?

Baptisti lui raconta toute l'affaire.

- Je saute dans le train, demain tu me récupères à la gare de Metz. Tu te démerdes comme tu veux, mais il me faudra une arme.

- D'accord.

- À demain.

Padovani raccrocha et téléphona au consulat d'Israël à Marseille.

- Ici le commissaire Padovani, je sais que vous me connaissez depuis 1954 à Alger. Vérifiez qui je suis et rappelez-moi.

Cinq minutes plus tard, son téléphone sonna.

- Vous êtes toujours aussi efficace.

- Que pouvons-nous pour vous commissaire ?

- Montagni a disparu en Allemagne.
Vous savez sur quoi il enquêtait ?

- Oui.

- Demain matin je serais à Saarbrücken,
je veux que vos hommes m'aident.

- Vous voulez ?

- C'est le moins que vous puissiez faire
après le coup de main qu'on vous a donné en
54.

- Ok. Je vais donner des ordres. Demain
on vous dira ce que l'on sait.

- Merci.

Le visage de Montagni était en sang, son
nez cassé et les yeux fermés par les coups.

- Vous allez mourir commissaire. Vous ne me croyez pas ? Alors je vais vous dire quelque chose. Les Grunberg sont retournés à Marseille. Vous voyez, je ne vous mens pas, de toute façon cela n'a pas d'importance, vous ne sortirez pas d'ici vivant. Alors, rendez-vous service et dites-moi ce que je veux savoir. Où sont les pièces ?

Montagni avait pris le parti depuis longtemps de ne plus répondre. De toute façon ils ne le croyaient pas. Ses tortionnaires lui arrachèrent la chemise, accrochèrent des pinces sur les tétons et il reçut une décharge électrique. Il hurla et tomba à nouveau dans les vapes.

Padovani arriva en gare de Metz et Baptisti couru à sa rencontre.

- Merci monsieur le commissaire d'être venu.

- Tu me fais chier avec tes « monsieur ». Appelle-moi, Louis. On est corses tous les deux et des flics. On en est où ?

- Rien de neuf. Mais ça bouge en haut.

- Ça veut dire quoi ?

- Le directeur de la PJ a appelé le préfet qui a appelé le ministre. Vous n'allez pas aimer.

- Ils sortirent de la gare et une voiture de la gendarmerie les attendait.

- C'est quoi ce bordel ?

- Je vous présente le chef Spangen. Comme vous n'avez pas de passeport, il va

nous faire passer la frontière. Êtes-vous armé ?

- Non, je t'avais demandé de me trouver ça.

- Tenez, c'est l'arme du commissaire.

- Vous avez un plan de Sarrebruck chef ?

- Oui, bien sûr.

- On va à cette adresse ?

- C'est où ou c'est quoi ?

- Vous préférerez ne pas le savoir.

Ils franchirent la frontière sans être embêtés par la douane et sortirent de l'autoroute numéro 8 à l'entrée de

Sarrebruck. Ils longèrent la Sarre et arrivèrent à l'adresse donnée par Padovani.

- Le consulat d'Israël ? dit Spangen ; c'est quoi ce bordel ?

- Ils sont plus efficaces que nous. Attendez-moi là. Sauveur, tu me gardes mon pétard.

Padovani sonna et un garde l'invita à le suivre. Ils contournèrent l'entrée principale du bâtiment et prirent un accès plus à l'écart. Un homme musclé, cheveux courts l'accueillit.

- Je ne sais pas ce que vous avez fait commissaire, mais nous avons travaillé toute la nuit pour vous. Visiblement ce Montagni est un ami d'Israël.

- Et c'est le mien.

- Voici une carte. Montagni est dans un ancien blockhaus au niveau de la Saarschleife. L'endroit est marqué. Ne traînez pas, ces hommes ne plaisantent pas.

- Moi non plus. Shalom mon ami.

- Shalom.

Padovani retourna à la voiture.

- Vous avez le droit de mettre le deux tons ?

- Oui.

- Alors on fonce. Je sais où est Montagni.

Montagni reprit ses esprits.

- Toujours rien commissaire ?

- Si je meurs, je saurais que j'ai tué des dizaines de pourritures comme vous. Vous êtes des lâches. Votre Bormann a fui lâchement en 1945 et aujourd'hui il se terre comme un rat au Brésil.

Le nazi gifla Montagni et bascula la chaise. Sa tête heurta fortement le sol. On lui mit un chiffon sur le visage et on lui versa de l'eau.

Habituellement les victimes de cette torture luttèrent pour respirer et s'étranglaient. César aspira un grand coup et ses poumons se remplirent instantanément d'eau. L'effet fut immédiat, les alvéoles éclatèrent et il se noya.

Arrivés à Saint Wendel, les gendarmes, les policiers français et allemands tinrent un conseil de guerre. Padovani leur exposa ce qu'il avait appris des Israéliens.

- A priori, cinq hommes détiennent le commissaire. S'ils nous détectent, ils le tueront.

- Des éléments de la police fédérale vont nous renforcer ainsi que le SG, dit le capitaine de la Polizei.

- C'est quoi le SG ? demanda Padovani.

- Des policiers d'élite, l'équivalent du SWAT aux USA.

- Combien de temps faut-il pour arriver à la Saarchleife ?

- Une bonne heure.

- Alors on y va.

Le bourreau de Montagni se mua en sauveur. Il allongea César sur le sol, le retourna et le souleva par le ventre pour lui faire régurgiter l'eau. Ensuite il le remit sur le dos et lui fit le bouche-à-bouche.

César cracha encore un jet d'eau et reprit sa respiration dans un râle. Aussitôt, par réflexe, il se mit en position du fœtus et toussa du sang.

- Bien essayé, commissaire, mais vous ne mourrez pas encore. Je n'ai pas fini avec vous.

À la frontière entre la Sarre et la Rhénanie-Palatinat, au niveau de la ville de

Metlach, la Sarre faisait une boucle, Chleife en allemand. Ce méandre était surmontait par une colline d'où l'on pouvait voir l'ensemble de la vallée de Sarrelouis à Sarrebourg. On pouvait facilement imaginer que pendant la Deuxième Guerre mondiale, la Wermacht ait installé des défenses à l'intérieur d'un bunker. Depuis, celui-ci fut recouvert par la forêt et seuls quelques initiés en connaissaient l'accès.

Toutes sirènes hurlantes, les véhicules de la police fonçaient sur l'autoroute 620, à cent vingt kilomètres-heure. Les Volkswagen vertes et blanches dévoraient le bitume. La Dauphine de la gendarmerie avait du mal à suivre. Padovani hurlait au chef Spangen d'accélérer.

Ils sortirent de l'autoroute à Merzig prirent la route de Metlach et grimpèrent au sommet de la Sarreleife. Avant le point culminant, ils retrouvèrent le groupe du SG.

Armés du STG44, le fusil d'assaut allemand de la Deuxième Guerre mondiale, ils étaient en treillis du même vert que leurs voitures. Bien que leurs casques soient américains, Padovani a un haut-le-cœur devant ces hommes qui le ramenaient aux heures tristes de la guerre.

Ils s'approchèrent discrètement du bunker et se mirent en défense. Le responsable du groupe d'assaut sortit un mégaphone et s'adressa aux ravisseurs.

- (En allemand) On sait que vous détenez un policier français. Vous êtes cernés. Vous

ne pouvez pas vous enfuir. Sortez les bras en l'air et relâchez le commissaire Montagni.

Baptisti s'approcha du chef Spanger.

- Qu'est-ce qu'ils foutent, le commissaire Padovani avait dit qu'il ne fallait pas les prévenir de notre présence. N'est-ce pas commissaire ?

Il se retourna. Padovani avait disparu.

- Commissaire ?

Quand il entendit les Allemands interpellé les ravisseurs, Padovani s'éclipça. Crapahutant d'arbre en arbre, il s'approcha du bunker.

« Qu'est-ce qui ressemble plus à un bunker allemand qu'un autre bunker

allemand ». Louis essayait de se rappeler les plans des bunkers qu'il avait investis pendant la guerre.

« La porte est sur le côté opposé à la direction dangereuse tandis que les meurtrières sont dans cette direction. La direction dangereuse est celle de la Sarre. La rivière est dans ton dos, donc tu vas trouver un nid de mitrailleuses droit devant. »

En effet, à une centaine de mètres, il repéra une zone d'ombre en forme de losange avec une tache noire en son centre. Il rampa jusqu'au pied du bunker et se redressa lentement pour regarder par le poste de tir.

« Personne, ils sont toujours aussi cons ces boches. Bon tu rentres ? »

Il se glissa par l'ouverture destinée à faire sortir un canon de mitrailleuse.

« Putain, tu as grossi. Ce n'est pas faute de te le dire qu'il faut que tu fasses du sport, mais non, un corse, tu es un fainéant. »

À l'intérieur du bunker les Allemands sursautèrent. Leur chef donna l'ordre de se poster à l'entrée et de tirer sur tout ce qui bouge. Un des nazis se carapata en sens inverse pour tenter de s'enfuir par une meurtrière.

Padovani passa la tête et le bras gauche. Il glissa son torse et quand le bras droit fut de l'autre côté du mur, il prit appui des deux mains et rampa à l'intérieur. Au moment où

il se mit debout, il entendit quelqu'un arriver dans sa direction. Il se plaqua dans l'ombre, sortit son couteau et l'enfonça dans la gorge de l'allemand. Pour ne pas qu'il hurle, il pivota la lame qui arracha le larynx.

« Un de moins, plus que quatre. Tiens bon César, ton ami Louis vient te sauver. »

Toujours rasant les murs, sans lever les pieds, il s'enfonça à l'intérieur du bunker. Il dégaina son pistolet, celui de César. Arrivant au bout du couloir, il tendit l'oreille pour savoir s'il fallait qu'il prenne à gauche ou à droite. Il ferma les yeux et sentit plus qu'il n'entendit des mots en Allemands.

« Tu as déjà fait ça en 45, tu peux le refaire ».

Il prit à droite, progressant au ralenti, il arriva devant une porte sous laquelle perçait une lueur.

- (En allemand) Dieter, Dieter tu es où, je t'ai dit de te poster devant l'entrée.

Celui qui avait parlé ouvrit la porte et se rua vers le couloir. Sa vue aveuglée par la lumière de la pièce, il ne vit pas Padovani qui attendait dans le noir.

Louis le laissa passer devant lui et le saisit par derrière en lui serrant la gorge du bras droit tandis que la main gauche se plaqua sur sa bouche. Il serra si fort que l'os hyoïde craqua. Padovani l'acheva en saisissant le menton et le faisant tourner violemment. La moelle épinière du nazi se coupa instantanément.

Il jeta un œil dans la pièce et fut horrifié de voir l'état de César attaché sur une chaise. Il remarqua que sa poitrine bougeait encore.

« Il ne reste que trois SS. César est presque mort. Tu as plus le temps d'hésiter. »

Il traversa la pièce en direction de l'entrée du bunker et abattit les trois derniers allemands dans le dos.

- Chef Spangen.

- Commissaire c'est vous ?

- Oui, les nazis sont morts, venez vite le commissaire Montagni est en mauvais état.

« César, c'est moi, c'est Louis, ne meurs pas bordel, ne meurs pas. »

Au centre-ville de Saint Wendel dans une vieille bâtisse de briques rouges abritait le Marien Krankenhaus, l'hôpital de Marie. En Allemagne les hôpitaux étaient encore gérés par l'église et d'ailleurs une infirmière en allemand se disait « eine Schwester », soit une sœur.

César ouvrit les yeux et vit une jeune femme en tenue de nonne avec sa cornette qui enchâssait ses cheveux.

- Où suis-je, dit-il, je suis mort, je suis au paradis ?

- César tu es réveillé, dit Padovani.

Montagni se tourna vers la voix et vit son ami Louis.

- Non, je suis en enfer.

- Sympa, je te sauve la vie et toi tu me prends pour le diable. Comment vas-tu ?

- Qu'est-ce que tu fais là ? Où suis-je ?

- Tu es à l'hôpital. Tu as le visage en bouillie, des côtes cassées et une pleurésie. Ces enculés de boches ont voulu te noyer.

- Ils sont où les frisées ?

- En enfer, je leur ai offert un billet en première classe.

- Les frères Grunberg ?

- Introuvables, la police allemande est sur le coup.

- Ils sont à Marseille.

- Tu dis quoi ?

- Ils sont retournés à Marseille, ils cherchent le trésor. Il faut les en empêcher.

- Reste tranquille. Baptisti est reparti, je vais lui téléphoner, il va se mettre à leur recherche.

- Il faut que tu y ailles.

- Je ne peux pas, j'ai abattu les fridolins dans le dos, ça n'a pas plu à nos collègues casques à pointe.

- Tu plaisantes j'espère. Ils allaient me tuer.

- Tout le monde le sait, mais les petits arrangements ce n'est pas le genre de la maison. Je passe devant un juge cette semaine. Les gendarmes m'ont refile un avocat du tribunal militaire. Pendant ce temps tu vas te requinquer, je ne voudrais pas

que ma filleule te voie dans cet état. Léontine risquerait de me foutre un coup de rouleau à pâtisserie.

- Ils sont au courant ?

- Je leur ai téléphoné. Tu as eu l'appendicite, je n'ai même pas eu besoin de mentir, car on te l'a enlevé. Ton ventre avait éclaté.

À Marseille Baptisti avait fait son compte rendu au directeur de la police. Une équipe d'enquêteurs fut mise à sa disposition pour retrouver les frères Grunberg. La Zollamt (les douanes allemandes) transmit la photo de leurs passeports. Des policiers en tenue firent le tour de tous les hôtels de Marseille. Ils firent chou blanc. Des inspecteurs

remuèrent tous leurs indics pour essayer d'infiltrer d'éventuels groupes néonazis, cela ne donna rien. L'appartement de Rambert avait été mis sous surveillance, mais là encore la traque s'avéra infructueuse.

Au bout d'une semaine, Baptisti réunit son équipe.

- Bordel de merde. Deux schleus entrent en France, à la recherche d'un trésor, assassinent Rambert et repartent en Allemagne. Quinze jours après, alors que le commissaire et moi-même enquêtons chez eux, ils reviennent à Marseille pour finir le travail et mettre la main sur les pièces en or. Tout ça sans laisser de traces. Ce ne sont pas des fantômes, ce sont des hommes. Alors comment ils font ?

- Ils doivent avoir des complices à toutes les étapes de leur trajet et ici même à Marseille.

- On a cherché des mouvements néonazis et que dalle. À croire qu'il n'y avait pas de collabos à Marseille. Tous nos braves concitoyens sont des anges.

- Il faudrait que le commissaire soit là, lui il saurait quoi faire.

- Oui, il faut penser comme lui. Qu'est-ce qu'il ferait ? Putain, j'ai une idée. Tout le monde dehors, j'ai un coup de fil à passer.

Au consulat français de Sarrebruck, le consul recevait ses collaborateurs pour un bilan hebdomadaire. Tous les Français vivant en Sarre étaient répertoriés et le consulat les

aidait quand ils avaient des problèmes, que ce soit administratif ou de justice.

- On fait comme d'habitude, chaque bureau vous m'exposez les affaires en cours. L'état civil en premier.

- Monsieur le consul trois enfants sont nés cette semaine. Notre bureau a émis les certificats de naissance et mis à jour les livrets de famille. Un de ces enfants a pour parents des militaires de Saint Wendel. Nous avons toujours un problème avec le StandesAmt (état civil allemand) qui tarde trop à les inscrire, ce qui génère des retards à notre niveau. La loi française stipule que les parents ont trois jours pour déclarer leurs enfants alors qu'en Allemagne, ils ne les déclarent qu'après la sortie de la maternité. Résultat, les parents perdent un mois dans le paiement

de leurs allocations familiales et le remboursement des frais d'hospitalisation. Un militaire ne gagne pas des millions. Il faudrait faire comprendre à nos amis allemands que nous avons des délais.

- J'en parlerai avec monsieur Bouillon le président du Land. Quoi d'autre ?

Le juriste prit la parole.

- Nous avons une urgence. Un commissaire de Marseille a tué cinq civils allemands dans le cadre d'une opération de la Bundes Polizei (police d'État).

- Oui, je suis au courant de cette affaire. Un autre policier est actuellement à l'hôpital. Quel est le problème ?

- Trois de ces civils ont été abattus dans le dos. Une juge fédéral s'est saisie du dossier

et veut faire un exemple en mettant le commissaire Padovani en prison.

- Padovani, connais pas. Vous vous êtes renseigné sur son pedigree ?

- C'est un héros de la résistance. Lui et le commissaire Montagni, celui qui est à l'hôpital, ont été décorés par le général de Gaulle en 1945 de la médaille de la Résistance.

- Ok, j'appelle le quai d'Orsay. Donnez-moi le dossier. Autre chose ?

- Non monsieur le consul.

À Marseille Baptisti décrocha son téléphone.

- Consulat d'Israël.

- Bonjour, enregistrez ce que je vais vous dire...

Je suis l'inspecteur Baptisti. Le commissaire Montagni est à l'hôpital en Allemagne, car il a été torturé par des néonazis. Les frères Grunberg sont de retour à Marseille. Je veux les choper. J'ai besoin de vous.

Et il raccrocha.

Cinq minutes après le téléphone sonna.

- Inspecteur Baptisti ?

- Oui.

- C'est David. Les frères Grunberg se cachent dans le camp des gens de voyage à l'Hermitage. Ils se font passer pour des Tziganes. C'est un comble quand on sait que les SS ont déporté les Roms dans les camps comme les juifs. Rendez-nous service, tuez-les. Passez nos amitiés au commissaire.

À Sarrebruck, monsieur de Saint Chamas, le consul téléphona au ministère des Affaires étrangères. Il demanda à parler directement au ministre, monsieur Maurice Couve de Murville, arguant d'un problème de sécurité nationale.

- Qui a-t-il Saint Chamas ? Qu'est-ce qui justifie que vous ne passiez pas par votre ambassade pour me parler.

- Monsieur le ministre, en 1945 le général de Gaulle en visite à Marseille a décoré deux résistants à la demande de Gaston Deferre. En 1954 ces deux mêmes civils, devenus policiers, ont empêché que des plans liés à notre bombe atomique ne tombent dans les mains du KGB. Ils reçurent pour cela la Légion d'honneur. Aujourd'hui le commissaire Montagni est à l'hôpital en Allemagne, car il a été torturé par des néonazis et le commissaire Padovani va être condamné pour avoir sauvé son ami. Il a lui-même abattu les cinq tortionnaires, dont trois dans le dos.

- C'est fâcheux.

- C'est fâcheux monsieur le ministre, mais il serait encore plus fâcheux que monsieur le président de la République

apprenne qu'un de nos héros, qu'il a lui-même décoré, est dans les geôles allemandes.

- Merci monsieur le consul, j'appelle l'Élysée immédiatement.

Le quartier de l'Hermitage doit son nom au fait que Jean Cassien, moine cénobite, mourut là en 435 après Jésus Christ. Après avoir fondé deux couvents, un pour les hommes et un pour les femmes, il finit sa vie en Hermite. La grotte où il vécut abrite aujourd'hui une église troglodyte.

Baptisti réquisitionna avec l'aide du préfet, les commissariats de Saint Louis et de Saint-André, ainsi que les gendarmes mobiles des Aygalades.

Le camp des gens du voyage était enchâssé entre les grottes de l'Hermitage et la rivière Aygalade. À six heures du matin, les policiers bloquèrent la sortie nord le long de la nationale 7 tandis que les gendarmes investirent le pont qui traversait la rivière.

Baptisti se rendit à l'entrée du camp et demanda à parler avec le chef.

Ange Chato arriva au niveau de l'inspecteur.

- Bonjour monsieur, je suis l'inspecteur Baptisti. Votre camp est encerclé.

- Qu'est-ce que vous nous voulez encore ?

- Nous savons que vous hébergez deux Allemands qui se font passer pour des gitans. Ils vous mentent. Ce sont des nazis comme

ceux qui ont massacré vos frères pendant la guerre. Nous voulons que vous nous les remettiez. Ce sont ceux qui ont assassiné l'assommeur aux abattoirs de Saint Louis. Vous en avez certainement entendu parler ?

- Pourquoi je vous croirais. Vous les gadjos (étrangers pour les gitans) vous n'avez aucun honneur. Dites au commissaire Montagni de venir. Un jour, César a sauvé mon fils qui avait été pris à parti par des Arabes. C'est un des nôtres actuellement.

- Le commissaire est à l'hôpital en Allemagne, les complices des frères Grunberg l'on torturé.

- Rambert était un brave type. Il nous donnait de la viande et respectait nos coutumes. Comment savoir si vous nous dites la vérité ?

- Allez les voir et dites-leur que le commissaire Montagni les demande. Vous verrez comment ils vont réagir.

Ange Sato fit ce que Baptisti lui dit. Les frères Grunberg lui enfoncèrent un couteau dans le ventre et s'enfuirent. Ils s'enfoncèrent dans la rivière et se laissèrent porter par le courant qui était très fort.

Policiers et gendarmes longèrent les rives chacun de leur côté. Cinq cents mètres plus loin, une cascade d'une vingtaine de mètres de haut les empêcha de poursuivre. Ils mirent plusieurs minutes pour contourner l'obstacle et se retrouvèrent au pied de la falaise. Ils ne trouvèrent aucune trace des Allemands.

Le chef du camp de gitans fut évacué par les marins-pompiers à l'hôpital nord, à seulement deux kilomètres de là.

Au tribunal de Sarrebruck, Padovani comparut libre. Accompagné de son avocat, il entra dans le bureau du juge.

- Monsieur Padovani, savez-vous pourquoi vous êtes là ?

- Oui votre honneur, parce que j'ai tué cinq salopards de nazis qui ont torturé mon ami le commissaire Montagni.

- Vous avez tué deux civils allemands, un par arme blanche et un autre à main nue en état de légitime défense. En revanche vous avez abattu trois civils par arme à feu dans le dos. Comment justifiez-vous ce geste.

- Mon ami le commissaire Montagni était quasiment mort. Son état était dû aux tortures que lui ont infligées ceux que vous appelez des civils. Je n'avais pas le temps de laisser les policiers allemands négocier avec ces tortionnaires. Ma vie n'était pas en danger, mais celle de Montagni oui. J'ai donc abattu ces salopards en état de légitime défense.

- Nous ne sommes pas en France monsieur Padovani. La légitime défense ne s'applique pas dans ce cas.

- Je sais que nous ne sommes pas en France, car en France, nous avons fait le ménage et il n'y a plus de nazis.

- Maître expliquez à votre client que son intérêt n'est pas d'insulter notre pays.

- Ce n'était pas sa volonté madame le juge. Ses mots s'adressent uniquement à ceux qui voudraient continuer à propager les doctrines du parti nazi.

- Monsieur Padovani, j'ai décidé de vous placer en détention provisoire en attendant votre procès. Avez-vous quelque chose à dire ?

Padovani allait s'exprimer quand la porte du bureau de la juge s'ouvrit. Le procureur fédéral de la Sarre parla en allemand. Visiblement la juge n'était pas contente de ce que son supérieur lui disait. Le ton monta jusqu'à ce que le procureur intimât l'ordre au juge de sortir.

Un silence pesant dura quelques secondes après le départ du magistrat.

- Monsieur Padovani, je suis le représentant du ministère de la Justice allemande. Nous avons reçu l'ordre direct du chancelier Adenauer de vous libérer. Donc vous êtes libre, en revanche vous avez interdiction à vie de revenir en Allemagne. Me comprenez-vous ?

- Oui.

- Avez-vous des questions ?

- Puis-je au moins rester jusqu'à ce que le commissaire Montagni sorte de l'hôpital ?

- Le commissaire est en route vers l'aéroport de Sarrebruck. Nous allons vous y conduire, la caravelle du président de Gaulle

va vous rapatrier. Rappelez-vous qu'ici nous ne sommes pas dans le maquis corse.

- Alors, faites le ménage. Dans le maquis seuls les hommes d'honneur survivent.

- Merde, hurla Baptisti.

De retour au commissariat de Saint Louis, il laissa éclater sa colère.

- Comment ont-ils fait pour nous échapper ?

- Ce qu'ils ont fait était improbable. Personne ne pouvait penser qu'ils s'échapperaient par la rivière.

- Combien d'hommes participent à la battue.

- Deux cents. On va les avoir. Rentre chez toi Baptisti, cela fait plusieurs jours que tu n'as pas dormis.

L'hôpital nord était un bâtiment de cent mètres de long offrant un plateau de soins à la pointe de ce qui se faisait en 1962. C'était le dernier-né des grands hôpitaux de l'Assistance publique – Hôpitaux de Marseille (AP-HM) et ce n'était pas le moins important, puisque ce CHU possédait près de 1 000 lits. Il concentrait dans ses locaux toutes les spécialités médicales et chirurgicales, référence absolue pour la zone nord de Marseille, mais aussi pour les communes environnantes. Il fut construit

pour répondre aux besoins grandissants de la métropole marseillaise, situé dans le quartier de Notre-Dame-Limite, dans le XVème arrondissement. Il comprenait toutes les spécialités allant de la maternité à la cancérologie en passant par des équipements de radiologie à la pointe du progrès.

Le maire Gaston Defferre inaugurerait ce magnifique symbole du système de santé français. Après avoir coupé le ruban à l'extérieur, il se fit présenter les différents services. La visite comprenait une rencontre avec un patient dans sa chambre pour avoir son opinion.

Le chef de service de traumatologie toqua à la porte et entra avec à sa suite le maire de Marseille.

- César ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Dans la chambre Montagni était alité, entouré de Léontine sa femme, Maryse et Raymond ses enfants et Louis Padovani son meilleur ami.

- Bonjour monsieur le maire, comment allez-vous ?

Deux jours plus tard, les cadavres des frères Grunberg furent retrouvés par les gendarmes. Ils avaient eu la gorge tranchée. Les soupçons allèrent immédiatement vers un membre des gens du voyage, mais l'enquête fut rapidement clôturée faute d'éléments.

Un mois après, Montagni était de retour au commissariat de Saint Louis. L'affaire du meurtre était close, mais César ne se résignait pas à oublier les mille pièces d'or. Le directeur de la PJ lui avait bien intimé l'ordre de laisser tomber, car les enquêtes s'étaient accumulées en son absence.

Une bande de cambrioleurs avaient agressé plusieurs retraités chez eux. Ils se présentaient comme des agents des PTT et leur proposaient de leur installer gratuitement le téléphone. Les pauvres vieux se retrouvaient alors attachés et bâillonnés et leurs économies subtilisés.

Un policier à la retraite avait accepté de servir de chèvre. Il se rendit au début du mois au bureau de poste et y retira la totalité de sa pension de retraite. Le reste de la journée, il

alla au bar et dans des magasins en exhibant à chaque fois des liasses de billets pour payer sa note.

En fin d'après-midi, deux individus en uniforme des PTT se pointèrent chez le couple de retraités et firent leur baratin, pour les inciter à les laisser entrer. Ce qu'ils firent.

Quand la porte fut fermée, ils sortirent un petit pistolet 22 long rifle et intimèrent l'ordre aux vieux de s'asseoir. Aussitôt, Baptisti qui attendait dans la chambre avec un autre inspecteur pointa son arme en direction du bandit armé. Le second qui avait commencé à bâillonner la femme du retraité la jeta au sol et se rua vers la sortie. Quand il ouvrit la porte, Montagni le cueillit d'un uppercut au menton.

De retour au commissariat, les deux bandits furent placés en salle d'interrogatoire et Baptisti commença à les cuisiner.

Montagni se massait les doigts quand son téléphone sonna.

- Commissaire Montagni, ici Igor Blumstein du magasin numismatique de la place de la bourse. Vous vous souvenez de moi ?

- Oui, monsieur Blumstein, que me vaut l'honneur de votre appel.

- Vous vous rappelez, vous m'aviez montré une pièce de vingt marks or ?

- Oui est alors ?

- Quelqu'un est venu m'en vendre une identique aujourd'hui.

- J'arrive.

Montagni roula à tombeau ouvert avec la sirène et le gyrophare. En moins d'un quart d'heure, il se gara devant la place de la bourse.

Il entra dans la boutique, Igor Blumstein l'attendait.

- Avez-vous emmené votre pièce commissaire.

Montagni sortit de la poche de sa veste de costume un mouchoir qu'il déplia. À l'intérieur se dévoila une belle pièce en or siglée en allemand. À la vue de ces mots en lettres gothiques, il ressentit un malaise dû à l'expérience néfaste qu'il a vécu. Un psychologue à l'hôpital l'avait prévenu qu'il

risquait de ressentir cela. Comment avait-il dit déjà que cela s'appelait ? Un stress post-traumatique.

- Vous allez bien commissaire ? Vous êtes blanc. Vous voulez vous asseoir.

- Non, ça ira. On va vous placer sous protection.

Blumstein s'étonna.

- Pourquoi commissaire ? À cause de ces pièces ?

Il avait dans la main celle qu'un vendeur lui avait apportée la veille.

- Oui, elles attirent beaucoup de convoitises. Vous êtes juif, monsieur Blumstein.

- Oui, mais c'est fini tout ça. Plus personne n'en a après nous.

- Ne croyez pas cela. Est-ce que les deux pièces sont identiques. Sortent-elles du même lot ?

Blumstein les plaça sous une lampe forte et utilisa une binoculaire.

- Je suis formel. Elles sont jumelles, elles ont été frappées par la même presse. Regardez à droite de la barbe du Kaiser. Il y a un léger défaut. C'est le même sur les deux pièces.

- Donc on peut en déduire que celui qui vous a apporté la pièce sait où se trouvent les autres.

- Ça, je n'en sais rien. Vous avez trouvé la vôtre chez ce pauvre Rambert. Peut-être qu'il en avait donné une au gamin.

- Au gamin, quel gamin ? Qui vous a apporté cette pièce ?

- Il s'appelle Benoit Gonthier et habite Saint Louis. C'est bien là que Rambert est mort ?

- Oui. Que lui avez-vous dit ? Vous lui avez acheté ?

- Non, j'ai tout de suite fait le lien avec votre pièce. Je lui ai dit que je devais examiner celle-là pour savoir si c'était une vraie. C'est un gamin bien naïf. Je lui ai dit de revenir demain. Il m'a laissé sa pièce, m'a fait confiance.

- Vous avez bien fait. Demain vous lui sortirez une esbroufe, comme quoi la pièce est partie dans un laboratoire et qu'il en faut d'autres pour être sûr qu'elles sont authentiques. Vous lui direz que si c'est le cas, vous lui achèterez chacune dix mille francs. Vous avez un collectionneur américain, ça fait toujours bien un Américain, qui est très riche et qui veut en avoir plus. Il ne les achètera que s'il y en a au moins vingt. S'il y en a plus, il aura cent mille francs de prime. Il faudra qu'il n'en parle à personne, que c'est risqué.

- Vous ne trouvez pas que c'est un peu gros.

- Croyez-moi, plus c'est gros plus ça marche.

- Je suis d'accord.

- Puis-je téléphoner ?

Montagni passa derrière le comptoir et appela le commissariat.

- Passez-moi Baptisti. Sauveur, c'est César. Tu me mets les Gonthier sous surveillance. La mère et les deux garnements. Ils doivent être suivis vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tu as compris ?

- Oui commissaire, vous allez bien ? Vous êtes où ? Le planton m'a dit que vous êtes parti comme un fou.

Montagni raccrocha. Baptisti regarda le téléphone. Il l'avait appelé par son prénom et s'était présenté par le sien. C'est la première fois qu'il me dit : « c'est César ». Qu'est-ce qui lui arrive. Dois-je en parler avec Padovani ?

Montagni appela justement son ami.

- Louis, c'est César. Il y a du nouveau. Tu me mets le magasin de Blumstein, place de la bourse, sous protection. Quoi ? Oui je vais bien et toi ? Ouais, tu es sur ? Ok, je t'ai dit merci pour ce qui s'est passé en Allemagne ? Oui et bien merci encore.

À peine Padovani avait-il raccroché que son téléphone sonna à nouveau.

- Tu as oublié quelque chose César ?

- C'est Baptisti commissaire.

- Sauveur ? Qu'est-ce que tu veux ?

- Je m'inquiète pour le commissaire, il m'a appelé par mon prénom et il m'a dit : « c'est César ».

- C'est ça qui t'inquiète ?

- Après ce qu'il a vécu en Allemagne, je me demande s'il ne pète pas les plombs.

- Tu sais César et moi avons traversé des moments bien plus difficiles pendant la guerre. Non, ne t'inquiète, je crois simplement qu'il commence à t'apprécier. Moi aussi d'ailleurs, alors veille sur lui sinon je te tue tu as compris.

- Oui commissaire.

- Et Baptisti ;

- Oui.

- Je plaisante, pace et salute.

- Pace et salute.

Baptisti organisa la surveillance de la famille Gonthier. Montagni batailla auprès du directeur de la PJ pour obtenir de l'aide des autres commissariats des quartiers nord de Marseille. Pour chacun des membres de la famille, quatre inspecteurs se reliaient, deux la nuit et deux le jour. En permanence un d'eux restait dans la planque de l'autre côté de la route nationale de Saint Louis tandis qu'à chaque sortie un policier suivait les Gonthier. Ils s'arrangeaient pour que jamais le même inspecteur ne suive le même membre. Et ils changeaient de vêtements à chaque fois. La PJ avait un magasin d'accessoires allant de la tenue de facteur, agent d'EDF-GDF ou même d'égoutiers.

Benoit et Isabelle Gonthier continuaient à coucher entre eux tandis que la mère ramenait chaque soir un amant différent.

Au bout d'une semaine, les inspecteurs en avaient ras le bol de cette surveillance. Frère et sœur se rendirent au refuge de la SPA. Un policier s'était porté volontaire pour nettoyer les box des chiens.

Pendant qu'Isabelle promenait des bergers allemands, Benoit se rendit dans un des box et souleva la plaque d'égout. Il en sorti une boîte, prit quelque chose et la remit en place.

En fin d'après-midi, il fit son compte rendu à Baptisti.

- Commissaire, je crois qu'on tient quelque chose. Benoit a récupéré quelque chose au refuge. Ma main à couper que c'est une pièce et qu'il va aller la vendre.

- Ok, je téléphone à Padovani pour que ses hommes l'interceptent chez Blumstein. Tu viens avec moi, on va aller voir les toutous.

Accompagnés de l'inspecteur qui avait suivi Benoit, ils se rendirent au refuge de la SPA. Montagni se fit montrer le box où le gamin avait récupéré quelque chose.

Ils demandèrent à voir monsieur Tonniazzo, le directeur.

- Vous m'attendez là dit Montagni à ces inspecteurs.

- Bonjour monsieur le commissaire, dit Tonniazo, que puis-je pour vous ?

- Peut-on se parler dans votre bureau ?

- Pas de problèmes suivez-moi.

Une fois en tête à tête, Montagni demanda :

- Vous m'avez bien dit que Rambert souhaiter faire un don pour votre refuge ?

- Oui, monsieur le commissaire, mais à l'ouverture de son testament, il n'y avait rien pour nous. Je crois que ce pauvre homme avait inventé un pécule qu'il n'avait pas.

- Et s'il avait bien plus qu'un simple pécule ?

- Comment cela ?

- Avez-vous un service juridique compétent à la SPA ?

- Oui, bien sûr, nous attaquons souvent des gens qui maltraitent les animaux. Nous avons même un avocat bénévole pour nous aider.

- Je vais vous demander de me suivre.

Tonniazo suivit Montagni. Ils se rendirent à un box et César dit au directeur du refuge de soulever la plaque d'égout.

Tonniazo sortit une boîte métallique.

- Ouvrez-là.

Le directeur s'exécuta et tomba à la renverse. La boîte était pleine de pièces flambant neuves, en or apparemment.

- Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il.

- Vous avez trouvé un trésor et la loi française est formelle, l'inventeur d'un trésor garde une moitié tandis que l'état récupère l'autre. Vous allez me suivre au commissariat et faire votre déposition. Bien entendu, vous l'avez trouvé seul, c'est un hasard complet. Appelez votre avocat, qu'il nous rejoigne.

- Vous êtes un homme bien commissaire.

- C'est ce que me dit ma femme tous les jours. Une dernière chose, je veux que vous preniez Isabelle et Benoit Gonthier sous votre

aille. S'occuper des animaux plus souvent leur fera du bien.

Benoit Gonthier fut interpellé chez le marchand de pièces. Placé en garde à vue, il avoua qu'il avait vu Rambert planquer la boîte. Comme cela faisait plusieurs mois qu'il était mort et que personne n'avait retiré la boîte, il était allé voir ce qu'elle contenait. C'est alors qu'il avait pris une pièce et qu'il était allé voir Blumstein.

Il fut condamné ainsi que sa sœur qui était complice, à des travaux d'intérêts généraux qu'il effectua au refuge.

La SPA récupéra cent mille francs et l'état français autant.

Le directeur de la PJ vint en personne féliciter le commissariat de Saint Louis de cette enquête. Gaston Defferre l'accompagnait.

- Dis-moi César, dit le directeur, tu en as fait quoi de la pièce que tu avais ?

- Quelle pièce Louis ?

- Tu fais chier César, tu fais chier.

À Theley, en Allemagne, Raymond Jousse dut aller à la poste retirer une lettre recommandée. L'adresse de l'expéditeur était celle d'un certain Blumstein à Marseille.

Dans sa voiture, n'y tenant plus il ouvrit et lut.

« Monsieur Jousse, le commissaire Montagni m'a commandité pour vendre une pièce en or de vingt marks datant de 1871. Cette pièce a été vendue cinq mille francs aux enchères. Une fois les frais retirés, je vous adresse un chèque de quatre mille huit cent cinquante francs. Veuillez agréer, monsieur l'expression de mes salutations distinguées. »

Raymond sortit le chèque et le regarda comme si c'était un OVNI. Une carte tomba. Il la ramassa.

« Pour ta gentillesse et l'agréable séjour que j'ai passé à Saint Wendel grâce à toi. Fais mes amitiés à Emma, César. »